

LA COMÉDIE SANS COMÉDIE

COMÉDIE.

Philippe QUINAULT (1635-1688)

1657

Publié par Ernest, Gwénola et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Mars 2021. Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

**LA COMÉDIE SANS
COMÉDIE
COMÉDIE.**

Par le Sr Quinault.

À PARIS, Chez GUILLAUME DE LUYNE, Libraire Juré, au
Palais, dans la Salle des Merciers, à la Justice.

M. DC. LVII. Avec Privilège du Roi.

**À MONSEIGNEUR MONSEIGNEUR LE
MARQUIS DE LA MAILLERAYE,
GRAND-MAISTRE DE L'ARTILLERIE de
France.**

MONSEIGNEUR,

Le sujet de cette Comédie est si peu ordinaire, qu'il a sans doute besoin pour être souffert, d'une protection qui ne soit pas commune : nous vivons dans un Royaume où presque naturellement tout ce qui est nouveau, paraît toujours agréable ; mais vous savez qu'ordinairement une estime de cette nature finit avec autant de promptitude qu'elle commence, et que l'on n'est pas longtemps à trouver des défauts dans les choses les mieux reçues, quand on n'y rencontre plus la grâce de la nouveauté. C'est ce qui me fait craindre que cette Pièce de Théâtre toute différente des autres, ne conserve pas dans son impression le bruit favorable que ses représentations lui ont acquis, et qu'après avoir paru heureusement et avec éclat sur la Scène, elle n'aie pas la même bonne fortune, alors qu'elle n'aura plus le même ornement. Ce mauvais succès serait inévitable si je n'avais pas trouvé le secret de rendre cet Ouvrage plus glorieux qu'il ne fut jamais, en le consacrant à la Personne du monde la plus illustre. Je m'assure MONSEIGNEUR, qu'il serait inutile de rien dire de plus pour faire connaîtrez que c'est de vous de qui je veux parler : l'éclat de la Naissance et la grandeur du Courage qui rendent aujourd'hui les Hommes si considérés, ne sont pas les seules sources dont vous pouvez tirer toute votre gloire ; le bonheur d'être Fils d'un Père fameux par tant de batailles gagnées, et par tant de Sièges heureusement achevés, n'est pas un avantage que vous comptiez entre ceux qui vous sont propres ; ce n'est pas aussi parce que vous êtes brave au dernier point que vous êtes extrêmement louable, puisqu'étant sorti du plus vaillant de nos Héros, la plus haute valeur ne peut être en vous qu'un bien héréditaire : c'est par l'éclat de votre Esprit et par la grandeur de votre Âme que vous êtes principalement digne de l'admiration de tous ceux qui connaissent le véritable Mérite. Bien qu'il semble qu'une Fortune aussi grande que la vôtre, ne puisse être conservée que par des soins sans relâche et par des complaisances sans réserve, toute la France est justement persuadée qu'il n'y a point de belle Connaissance que vous n'ayez acquise, ni d'éclatante Vertu que vous n'ayez pratiquée. La Faiblesse de mes expressions ne pourrait m'empêcher de dire un nombre infini de choses brillantes sur une si riche matière, si je ne craignais que mon zèle ne devînt indiscret, et qu'en découvrant votre gloire, il n'offensât votre modestie : je dois me souvenir que vous fuyez les louanges avec la même ardeur que vous cherchez à les mériter, et que la Vérité cesse même de vous plaire, alors qu'elle commence d'être à votre avantage. J'ose espérer toutefois que vous aurez la bonté de souffrir avec indulgence ce qui me reste encore nécessairement à vous dire puisque vous n'y trouverez rien de glorieux que pour moi et que ce

ne sera qu'une protestation très respectueuse d'être toute ma vie,
MONSEIGNEUR,
Votre très humble et très obéissant serviteur.
QUINAULT.

Noms des Acteurs du Premier Acte

JODELET, Valet de Hauteroche.
HAUTEROCHE, Comédien.
CHEVALIER, Fils de La Fleur.
LA ROQUE, Comédien.
POLIXENE, Soeur de la Roque.
AMINTE, Fille de la Fleur.
SILVANIRE, Soeur aînée d'Aminte.
LA FLEUR, Marchand.

Noms des Acteurs du Second Acte

LA FLEUR, Comédien.
HAUTEROCHE, Comédien.
CLOMIRE, Bergère.
SELVAGE, Satyre.
FORESTAN, Satyre.
DORISE, Soeur de Clomire, déguisée en Berger.
MONTAN, Nourricier de Dorise.
FILENE, Berger amant de Clomire.
DAFNIS, autre Berger amant de Clomire.

Noms des Acteurs du troisième Acte

ISABELLE, Fille de Panfile.
MARINE, Servante d'Isabelle.
PANFILE, Père d'Isabelle.
TERSANDRE, Amant d'Isabelle déguisé en Cuistre.
RAGOTIN, Domestique de Tersandre, aussi déguisé en Cuistre.
LE DOCTEUR, Amoureux d'Isabelle.

Noms des Acteurs du quatrième Acte

CLORINDE, Amazone.
TANCREDE, Prince Chrétien.
ARSACE, Écuyer de Clorinde.
HERMINE, Princesse d'Antioche.
ARIMON, Ami de Tancrede.
SOLDATS.

Noms des Acteurs du cinquième Acte

ARMIDE, Magicienne ennemie de Renaud.
L'OMBRE D'HIDRAOT, oncle d'Armide.
RENAUD, Chevalier Chrétien amoureux d'Armide.
AGIS, Écuyer de Renaud.
UN TRITON.
UNE SIRÈNE.
L'AMOUR.
QUATRE PETITS AMOURS.

La Scène est à Paris.

ACTE I

SCÈNE I.

Jodelet, Hauteroche.

JODELET, joue du Théorbe et chante après avoir posé une lanterne sourde à terre.

Théorbe : Instrument à cordes pincées, de la famille des luths, inventé au commencement du XVI^e siècle par un musicien italien, nommé Bardella. [L]
Falot : espèce de grande lanterne. [FC]

La Nuit qui verse à pleines mains
Ses doux pavots sur les humains,
Fait sommeiller le bruit et ronfler la tristesse :
Et le Soleil ce grand falot
5 Est allé plus vite qu'au trot,
Chez Thétis son hôtesse,
Dormir comme un sabot
La fugue est raffinée et l'accord n'est pas sot.

Pavot : Poétiquement et fig. Les pavots, le sommeil. [L]

Dormir comme un sabot : dormir profondément.

Thétis n'était qu'une Nymphé de la mer. Elle passait pour la plus belle de toutes les femmes.

HAUTEROCHE, à part.

C'est mon valet qui chante, ah l'insolence étrange !

JODELET.

10 Je me sens en humeur de chanter comme un Ange.

Il continue à chanter.

Tandis parmi des loups-garous
Des chats-huants et des hiboux,
Je fais malgré mes dents ici le pied de grue,

Tandis : Pendant ce temps-là.

Faire le pied de grue : attendre longtemps. [FC]

Une corde du Théorbe se rompt.

15 Peste au plus bel endroit une corde est rompue,
Dieu ! C'est la chanterelle hélas quelle pitié,
Si mon maître survient je suis estropié ;
Ce soir à sa coquette il donne sérénade.

Peste : Interjection.

Chanterelle : La corde la plus déliée d'un luth, d'un theorbe, d'un violon. [F]

HAUTEROCHE.

Le maraud !

Maraud : terme de mépris. Coquin, fripon. [FC]

JODELET.

Je crains fort sa première boutade.
20 Sa tête est bien légère et son bras est fort lourd,
Il est prompt comme un diable, et frappe comme un sourd.

Boutade : Caprice, saillie d'esprit et d'humeur. [Acad. 1762]

Frapper comme un sourd signifie aussi frapper quelqu'un sans ménagement ni pitié, parce qu'un sourd, n'entendant pas les cris de sa victime. [L]

HAUTEROCHE.

Assommons ce faquin.

JODELET.

Au voleur on me tue !

SCÈNE II.

Chevalier, Hauteroche, Jodelet.

CHEVALIER, sortant de son logis.

J'entends de Jodelet la voix qui m'est connue,
Quelqu'un lui fait outrage, il faut le secourir,
Qui que tu sois demeure, ou t'apprête à mourir.

HAUTEROCHE.

25 Épargnez vos amis, calmez votre furie.

CHEVALIER.

C'est toi cher Hauteroche ! Excuse je te prie.
Je croyais que quelque autre outrageait ton valet.

JODELET.

Ma foi je m'ennuyais de garder le mulet.
Une corde a sauté dont j'enrage, ou je meure.

Garder le mulet : attendre longtemps
quelqu'un avec ennui et impatience.
[L]

HAUTEROCHE.

30 Traître !

JODELET.

Tout beau, je vais en mettre une meilleure.

HAUTEROCHE.

J'ai soupé chez Ariste, et je viens dans l'espoir
D'oser avec un air vous donner le bonsoir.

CHEVALIER.

Dis à ma jeune soeur dont ton âme est touchée...

HAUTEROCHE.

35 Ma passion pour vous ne fut jamais cachée.
Vous savez que je brûle et que sans votre aveu,
J'aurais toujours languï sans découvrir mon feu ;
Mais vos bontés en vain fondent mon espérance,
La Fortune entre nous met trop de différence,
40 Votre père est fort riche et chérissant le bien
Il aura du mépris pour un comédien.
Je crains qu'il soit atteint de l'horreur ordinaire

Faquin : Termes de mépris et d'injure.
[FC]

Tout beau : locution adverbiale.
Doucement modérez vous. [L]

Que notre nom imprime en l'âme du vulgaire,
Et comme de notre art il ignore le prix,
Notre amour n'obtiendra de lui que du mépris.

CHEVALIER.

45 Vous savez qu'il attend deux vaisseaux en Provence
Où sont avec nos biens toute notre espérance.
Et que d'un coup de vent le destin irrité
Peut encore entre nous mettre l'égalité ;
Je suis même alarmé d'avoir cet ordinaire
50 Manqué de recevoir des lettres de mon père :
Quoi qu'il arrive enfin j'espère à son retour
Lui faire par mes soins approuver ton amour.
Ma soeur de son côté te sera favorable.

Ordinaire : La courrier de la poste qui part et arrive à certains jours réglés.
[L]

HAUTEROUCHE.

Vous me voulez flatter d'un mensonge agréable.

CHEVALIER.

55 Non, je sais qu'elle t'aime.

HAUTEROUCHE.

Ah c'est trop de moitié !
Je suis assez heureux si je lui fais pitié,
Je sais que fort souvent La Roque la visite,
Je connais mes défauts et connais son mérite :
Il en reçoit sans doute un traitement bien doux.

CHEVALIER.

60 C'est-à-dire en un mot que tu deviens jaloux :
Mais à tort sur ce point ton esprit s'inquiète
La Roque aime l'aînée et non pas la cadette :
Elle n'est pas d'humeur à faire un second choix,
Elle aimera toujours ce qu'elle aime une fois.
65 Plût au Ciel que le sort me fût aussi propice,
Hélas !

HAUTEROUCHE.

Vous soupirez !

CHEVALIER.

C'est avecque justice.

HAUTEROUCHE.

Tout succède à vos vœux, tout rit à vos désirs,
J'ignore quel sujet peut causer vos soupirs.

CHEVALIER.

70 Si tu peux l'ignorer, ton erreur est extrême,
Alors que l'on soupire on dit toujours qu'on aime.
Je l'avoue, oui l'amour a su me surmonter.

Trop de moitié : trop de la moitié.

HAUTEROCHE.

C'est un mal qu'on peut fuir, mais non pas éviter ?
Et si c'est un défaut, dans le siècle où nous sommes ;
C'est au moins le défaut qu'ont tous les galants hommes.

CHEVALIER.

75 Une jeune beauté hier au soir dans un bal
Sut à ma liberté porter le coup fatal.

HAUTEROCHE.

Quelle est sa qualité ?

CHEVALIER.

Je n'en sais rien encore.

HAUTEROCHE.

Au moins tu sais son nom ?

CHEVALIER.

80 Nullement, je l'ignore
Et pour rendre mon sort funeste au dernier point
Ceux à qui j'en parlai ne la connaissaient point :
Et pour toute faveur ce miracle des belles
M'assura que bientôt j'aurais de ses nouvelles.

HAUTEROCHE.

Cher ami ! Je vous plains.

CHEVALIER.

Mais c'est trop t'arrêter,
Cessons de discourir et commence à chanter.

HAUTEROCHE.

85 Je vais chanter des vers d'une pièce nouvelle
Dont je crois la pensée être assez naturelle.

SCÈNE III.

**La Roque, Polixène, Chevalier, Hauteroche,
Jodelet.**

LA ROQUE.

Pardonne à mon amour mon incivilité
Ma soeur ! Et chante ici l'air que j'ai souhaité.

POLIXENE, chante en voix de dessus.

90 Soeur du Soleil éclatante courrière
Vous n'eûtes jamais de lumière
Égale au bel éclat qu'Olimpe a dans les yeux.

HAUTEROCHE.

J'allais chanter ces vers.

CHEVALIER.

Que rien ne te retienne
On chante une partie opposée à la tienne.

HAUTEROCHE, chante en voix de haute-contre.

95 Soeur du Soleil éclatante courrière
Vous n'eûtes jamais de lumière
Égale au bel éclat qu'Olympe a dans les yeux.

LA ROQUE.

Si je ne suis trompé cette voix m'est connue,
Ne t'en étonne point ma soeur, et continue.

POLIXENE, continue à chanter.

100 Et cet astre naissant d'où j'ai tiré ma flamme
A plus mis de feux dans mon âme
Que vous n'en mettez dans les Cieux.

HAUTEROCHE continue aussi à chanter.

Et cet Astre naissant d'où j'ai tiré ma flamme
A plus mis de feux dans mon âme
Que vous n'en mettez dans les Cieux.

LA ROQUE, à Polixène.

105 Ma Maîtresse paraît, achève en diligence.

CHEVALIER, à Hauteroche.

Achève promptement ; Aminte ici s'avance.

Courrière : La lune.

Voix du dessus : Terme de musique.
La partie la plus haute par opposition
à la basse.

Olympe : Nom que les poètes ou les
amants donnent quelquefois à leurs
maîtresses en faisant des vers en leur
faveur, ou en leur écrivant. [R]

Haute-contre : Terme de musique. La
plus haute voix d'homme, celle qui est
au-dessus du ténor. [L]

SCÈNE IV.

Silvanire, Aminte, Hauteroche, Chevalier, la Roque, Polixène, Jodelet.

AMINTE.

Cet air s'adresse à moi.

SILVANIRE.

Dieu quelle vanité !
On chante ici pour moi sous un nom emprunté.

Ils chantent ensemble.

110 Quand vous brillez sur la terre et sur l'onde
Voyez-vous quelque chose au monde
Égale à ses appas, ou pareille à ma foi ?
Vous n'y pouvez rien voir de plus aimable qu'elle
Ni rien aussi de plus fidèle
Et de plus amoureux que moi.

POLIXÈNE, à la Roque.

115 Abordez Silvanire et lui parlez sans crainte.

CHEVALIER, à Hauteroche.

Tu peux prendre le temps d'entretenir Aminte,
Avec cette clarté j'irai voir cependant
Qui pour troubler ta voix est assez imprudent.

HAUTEROCHE.

Agréez ce devoir, Aminte ma maîtresse !

AMINTE, à sa soeur.

120 Jugez si c'est à moi que la chanson s'adresse.

LA ROQUE.

Silvanire approuvez, ces marques de ma foi !

SILVANIRE, à sa soeur.

Jugez si la chanson s'offre à d'autre qu'à moi.

CHEVALIER.

Ami que vois-je, ha Ciel ! Ô merveille étonnante !

HAUTEROCHE.

Quoi donc qu'avez-vous vu !

CHEVALIER.

125 La même que je vis dans un bal hier au soir
La Beauté qui m'enchanté,

Et qui se fit aimer dès qu'elle se fit voir.

LA ROQUE.

Vous aimez donc ma soeur, comme j'aime la vôtre.

CHEVALIER.

Ha si c'est votre soeur quel bonheur est le nôtre ?
Je l'aime et dans l'ardeur dont je suis enflammé,
130 Je ferais l'impossible afin d'en être aimé,
Vous obtiendrez ma soeur au retour de mon père,
De la vôtre tandis que faut-il que j'espère ?
Veuillez la consulter.

POLIXENE.

Consultez votre feu
Qui prend beaucoup d'amour peut en donner un peu.

SCÈNE V.

**La Fleur, Silvanire, Aminte, Chevalier,
Hauteroche, la Roque, Polixène, Jodelet.**

LA FLEUR.

135 Après avoir perdu tout mon bien dessus l'onde
Je fuis avec raison la lumière et le monde :
Le Bien sans la Vertu reçoit partout des prix
Et la Vertu sans Bien n'obtient que des mépris.
Allons voir nos enfants et pleurer notre perte,
140 Entrons vite au logis, la porte en est ouverte.

Il entre dans le logis.

SILVANIRE.

Pour nous entretenir avec plus de repos
Entrons dans la maison.

CHEVALIER.

Il est fort à propos :
Dans l'excès du plaisir dont j'ai l'âme accablée
Je l'oubliais.

SILVANIRE, sortant du logis à la hâte.

Fuyons.

CHEVALIER.

Qui vous rend si troublée ?

SILVANIRE.

145 Mon père est de retour et d'un air inhumain
Il marche sur nos pas un poignard à la main :
Arrêtez sa fureur.

LA FLEUR, levant le bras pour frapper Chevalier.

Ah perfide !

CHEVALIER.

Ah mon Père !

Épargnez votre fils.

LA FLEUR.

Mon fils qu'allais-je faire !

Tous nos biens sont perdus, mais sauvons notre honneur,
150 Mes filles ont chacune un lâche suborneur :
Deux galants inconnus à mes yeux trop fidèles,
En leur baisant les mains sont entrés avec elles.

CHEVALIER.

Dans une injuste erreur vos transports vous ont mis
Ce sont gens de mérite et de plus mes amis.

LA FLEUR.

155 Mais ils ont de l'amour.

CHEVALIER.

L'amour n'est pas un crime,
L'hymen qu'ils ont pour but rend leur feu légitime ;
Et puisque la fortune a dans le sein des eaux
Avec tout notre espoir abîmé nos vaisseaux,
160 Veuillez ne trouver pas leur recherche importune,
Ils aimeront mes soeurs, malgré leur infortune.

LA FLEUR.

Vous ne sauriez mon fils parler plus sagement,
Je promets de leur faire un plus doux traitement.

HAUTEROUCHE.

Nous osons approcher après cette promesse,
J'aimai toujours Aminte et je vous le confesse :
165 Cet amour continue, et le sort rigoureux
Qui peut tout sur ses biens, ne peut rien sur mes feux.

LA ROQUE.

Je suis trop amoureux pour pouvoir être avare,
J'adore en Silvanire un trésor assez rare :
Elle n'a rien perdu qui me soit précieux
170 Puisqu'il lui reste encor l'éclat de ses beaux yeux !

LA FLEUR.

On ne saurait former de désirs plus honnêtes ;
Mais pourrais-je Messieurs demander qui vous êtes.

HAUTEROUCHE.

Je suis né grâce au Ciel d'assez nobles parents,
J'ai reçu dans la Cour mille honneurs différents :

175 La France à m'admirer souvent s'est occupée ;
Le favori du Roi m'a donné cette Épée :
J'ai reçu des faveurs des gens du plus haut rang,
Ce diamant de prix vient d'un Prince du sang ;
J'ai l'heur d'être connu du plus grand des Monarques
180 Et j'ai de son estime d'éclatantes marques :
Il m'écoute parfois mieux que ses courtisans,
Et l'habit que je porte est un de ses présents.

Heur : Bonne fortune, chance
heureuse. [L]

LA FLEUR.

J'aurai beaucoup d'honneur de vous avoir pour gendre ;
Mais quel est l'autre amant ?

LA ROQUE.

Je m'en vais vous l'apprendre.
185 Quant à moi pour parler avec sincérité
La fortune en naissant ne m'a pas bien traité ;
Mais si lors son erreur me fut injurieuse
Elle a rendu depuis ma vie assez fameuse.
Je me suis vu souvent un sceptre entre les mains,
190 Dans un rang au-dessus du reste des humains :
J'ai de mille Héros réglé les Destinées,
J'ai vu dessous mes pieds des têtes couronnées
Et j'ai par des exploits aussi fameux que grands
Vengé les justes Rois et détruit les tyrans.
195 J'ai conquis des trésors, j'ai forcé des murailles,
J'ai donné des combats, j'ai gagné des batailles,
Et me suis vu vingt fois possesseur glorieux
De tout ce que la Terre a de plus précieux.

LA FLEUR.

Ô Ciel que je vais voir de gloire dans ma race !
200 Mais quel est votre emploi, dites-le-moi de grâce ?

LA ROQUE.

Nous jouissons tous deux d'un repos assez doux.

LA FLEUR.

Mais après votre hymen enfin que ferez-vous ?
Je voudrais le savoir.

HAUTEROUCHE.

S'il faut qu'on vous le die,
Nous ferons...

LA FLEUR.

Poursuivez.

HAUTEROUCHE.

La...

LA FLEUR.

Quoi ?

LA ROQUE.

La Comédie.

LA FLEUR.

205 La Comédie ! Hé quoi ce sont là vos grands biens,
Vous n'êtes donc Messieurs que des Comédiens ?
Vous pouvez autre part aller chercher des femmes,
Mes filles ne sont pas des objets pour vos flammes.
Quoiqu'elles soient sans bien, tournez ailleurs vos pas,
210 Elles ont de l'honneur et vous n'en avez pas :
Vous dont l'art dangereux n'a pour but que de plaire
Aux désirs déréglés de l'ignorant vulgaire :
Vous qui ne faites voir pour belles actions
Que meurtres, ou larcins, ou prostitutions,
215 Et qui n'apprenez rien par tous vos artifices
Qu'à quitter les vertus pour pratiquer les vices ;
Vous qu'un gain lâche anime et qui ne profitez
Que du prix des forfaits que vous représentez.

JODELET.

Enfin si l'on en croit ce vieillard vénérable
220 Tous les comédiens ne valent pas le diable.

HAUTEROCHE.

Touchant la comédie on peut dire avec vous
Qu'elle fut jadis l'art le plus vile de tous :
Et qu'en vos jeunes ans elle était encor pleine
De mille impuretés dignes de votre haine ;
225 Mais depuis qu'en nos jours de merveilleux esprits
Ont épuré cet art par leurs doctes écrits :
Ses défauts sont changés en grâces immortelles
Dont le charme est sensible aux âmes les plus belles.
La scène est une école où l'on enseigne plus
230 Que l'horreur des forfaits et l'amour des vertus,
Elle émeut à la fois le stupide et le sage,
Montrant des passions, elle en montre l'usage :
La comédie au vif nous sait représenter
Tout ce que l'on doit suivre ou qu'on doit éviter.
235 Quand le crime y paraît, il paraît effroyable,
Quand la Vertu s'y montre, elle se montre aimable :
Le coupable y reçoit la peine qu'il lui faut,
S'il s'élève parfois, c'est pour choir de plus haut.
L'Innocent y triomphe, et si le Sort l'outrage
240 Il l'abat pour après l'élever davantage,
Et c'est un art qui sait en même temps
Instruire la Raison et divertir les Sens.

LA ROQUE.

À tant de vérités j'ose ajouter encore
Que cet art ennoblit bien loin qu'il déshonore.
245 De ce qu'il fut jadis il est bien différent,
Son but n'est point de plaire au vulgaire ignorant ;
Il ne destine plus ses beautés sans égales

Cela ne vaut pas le diable : cela ne
vaut absolument rien. [L]

Qu'aux esprits éclairés et qu'aux âmes royales.
Est-il honneur plus grand que d'avoir quelquefois
250 Le bien d'être agréable au plus fameux des Rois ;
De mêler quelque joie aux importantes peines
De la plus vertueuse et plus grande des Reines,
Et de donner relâche aux soins laborieux
Du plus brillant esprit qui soit venu des cieus ;
255 D'un ministre animé d'une âme peu commune
Et grand par sa Vertu plus que par la Fortune ?

LA FLEUR.

Enfin si l'on vous croit, rien n'est égal à vous ;
Mais Messieurs si votre art est si noble et si doux,
Il faut à qui prétend l'exercer avec gloire,
260 Beaucoup de jugement, d'adresse et de mémoire ;
Il faut que rien ne manque à qui s'en veut mêler,
C'est trop peu d'y bien faire, il y faut exceller.

HAUTEROUCHE.

Votre âme sur ce point doit être satisfaite,
Nous pouvons composer une troupe parfaite ;
265 La nôtre depuis peu s'est rompue à Paris
Dont on peut aisément recueillir les débris :
J'ai deux soeurs et La Roque une encor fort charmante
Que votre fils chérit d'une ardeur véhémence,
Nous avons des valets, des amis, des parents
270 À qui l'on peut donner des rôles différents ;
Et si nous y joignons vos filles et leur frère,
Nous ferons une troupe assez forte pour plaire.
Et pour voir si l'on peut se contenter de nous,
Nous ne chercherons point d'autre juge que vous.

LA FLEUR.

275 Mais pour en bien juger, il faudrait, ce me semble
Vous voir représenter la comédie ensemble.

LA ROQUE.

Il le faut bien ainsi, votre fils et ses soeurs
Ont toujours du théâtre estimé les douceurs :
Chacun d'eux sait assez de vers de comédie
280 Pour n'avoir pas besoin qu'aucun en étudie,
Et pour vous divertir par de différents vers,
Nous représenteront quatre sujets divers :
D'abord la pastorale où vous pourrez connaître
Qu'Amour se plaît souvent sous un habit champêtre :
285 Qu'aux champs comme à la Cour il sait donner des lois,
Et qu'il frappe aussi bien les bergers que les Rois ;
Nous donnerons ensuite une pièce burlesque
Où nous ferons paraître une image grotesque
Des défauts qu'on remarque aux vulgaires esprits,
290 Et tels qu'il faut qu'ils soient pour donner du mépris.
Ensuite vous verrez une pièce tragique
Où nous vous marquerons d'un style magnifique
Les maux que peut causer un désir mal réglé
Dans le plus grand des coeurs, quand il est aveuglé ;
295 Enfin sur ces essais notre troupe enhardie

Fera voir un sujet de tragi-comédie,
Où nous pourrons encor mêler pour ornements
Des machines en l'air et des concerts charmants.
Nous y ferons connaître à votre âme interdite
300 Que toute force cède à celle du mérite,
Et que de quelque effort dont on soit combattu,
Les charmes les plus grands sont ceux de la Vertu.

LA FLEUR.

L'on ne peut proposer rien de plus équitable ;
Ce que vous promettez m'est beaucoup agréable,
305 Et je ne serai point contraire à vos souhaits
Pourvu que vos discours soient suivis des effets ;
Mais quand, pour satisfaire au besoin qui me presse
Prétendez-vous pouvoir tenir votre promesse ?

HAUTEROUCHE.

Notre amour nous en presse encore plus que vous,
310 Vous aurez dès demain un passe-temps si doux :
Nos décorations en nos mains demeurées
Seront en peu de temps sans peine préparées,
Et demain à vos yeux nous paraîtront tous prêts
À faire cet essai dans l'Hôtel du Marais :
315 Il suffira ce soir de choisir quatre ouvrages
Et de faire entre nous le choix des personnages.

LA FLEUR.

Ce choix est important, et vous avez raison ;
Mais pour y mieux songer entrons dans ma maison.

ACTE II

CLOMIRE, PASTORALE.

SCÈNE I.

La Fleur, Hauteroche.

LA FLEUR.

320 Le soleil a quitté son humide demeure
Serez-vous bientôt prêts ?

HAUTEROCHE.

Oui Monsieur tout à l'heure,
De ce siège pour vous qu'en ces lieux on a mis
Vous verrez les essais que nous avons promis.

LA FLEUR.

Faites donc qu'à l'instant vos compagnons commencent,
Je brûle de les voir.

HAUTEROCHE.

325 Je les vois qui s'avancent,
Placez-vous et surtout en cette occasion
Veuillez les écouter avec attention.

La Fleur se place sur un siège au coin du théâtre.

SCÈNE II.

La Fleur, Clomire, Selvage, Forestan.

CLOMIRE.

Je suis perdue ô Ciel !

SELVAGE.

Je vous tiens inhumaine !
Votre légèreté pour ce coup sera vaine.

CLOMIRE.

De grâce laissez-moi !

FORESTAN.

Je serais un grand fat
330 De laisser dans ma main un mets si délicat.

CLOMIRE.

Je suis morte !

SELVAGE.

non, non, que rien ne vous étonne
Le mal qu'on vous fera n'a fait mourir personne.

CLOMIRE.

Quoi vous cessez pour moi d'être respectueux ?

FORESTAN.

La Fortune et l'Amour se moquent des honteux.

SELVAGE.

Je sais que pour mari l'on vous donne Filène,
335 Qui va de tous mes soins cueillir le fruit sans peine.

FORESTAN.

L'autre jour même encor je le vis couronné
Du chapeau de jasmins que je vous ai donné.

SELVAGE.

Plus ardent qu'un lion qui donne sur sa proie
340 Je prétends bien tantôt m'en donner à coeur joie.

FORESTAN.

Vous passerez le pas et c'est à cette fois
Que je vais mettre enfin votre honneur aux abois.

CLOMIRE.

Où me vois-je réduite !
Mais durant leur combat, il faut prendre la fuite.

Elle fuit.

SELVAGE.

Le grand coup que voici.

FORESTAN.

Le grand coup que voilà.

SELVAGE.

Plût au Ciel que quelqu'un vint mettre le holà.

FORESTAN.

Demandons-lui quartier, s'il redouble il m'achève.

SELVAGE.

360 Attends pour un moment, compagnon faisons trêve.

FORESTAN.

J'y consens de bon coeur, car j'en ai grand besoin ;
Mais Clomire.

SELVAGE.

Ha ma foi je crois qu'elle est bien loin ;
Nous perdrons nos pas la suivant davantage,
Qu'en dis-tu ?

FORESTAN.

Qu'ai-je à dire au moment que j'enrage ?

SELVAGE.

365 Tout mon dos est en sang.

FORESTAN.

Il l'est moins que le mien,
Je suis meurtri de coups et tout cela pour rien.

SELVAGE.

N'est-ce être pas bien fat, que lâcher ainsi prise ?

FORESTAN.

C'est par ton peu d'esprit.

Demander quartier : demander grâce,
demander de n'être pas traité à la
rigueur. [FC]

SELVAGE.

Plutôt par ta sottise,
Il fallait craindre tout de sa sottise Vertu ;
370 Devais-tu la quitter ?

FORESTAN.

Pourquoi la quittais-tu ?

SELVAGE.

Ne prenons plus querelle ; il y va trop du nôtre,
Avouons-nous tous deux aussi sot l'un que l'autre :
Si nous la retrouvons, il faut s'accorder mieux,
Et ne se battre plus ainsi pour ses beaux yeux.

FORESTAN.

375 Ses parents pour mari lui destinent Filène,
Faisons que ce rival ait part à notre peine :
Tâchons de l'attraper et le rouant de coups,
Mettons-le hors d'état de se voir son époux.

SELVAGE.

Il le faudra surtout prendre à notre avantage.

FORESTAN.

380 Fort bien, mais on nous suit, passons dans ce bocage.

SCÈNE III.

La Fleur, Doris, Montan.

DORISE, en habit de Berger.

N'approchons pas, je vois des satyres passer.

MONTAN.

Ils entrent dans le bois, vous pouvez avancer ;
Et quand sous cet habit ils vous verraient paraître,
Il serait malaisé qu'ils vous pussent connaître :
385 Moi qui vous élevai jadis si chèrement,
Je vous ai méconnue en ce déguisement.
Nous sommes seuls, enfin contentez mon envie,
Apprenez-moi quel Dieu vous a sauvé la vie,
Et me faites savoir pour quel sujet aussi
390 Vous cachez votre sexe en arrivant ici.

DORISE.

En faveur de vos soins pris pour moi dès l'enfance
Ces secrets pour vous seul seront en évidence ;
Ce n'est pas sans sujet qu'on croit dans ce hameau
Que les flots soulevés m'ont servi de tombeau :

395 Vous savez que ma mère au gré de notre flamme
Me promit autrefois à Filène pour femme,
Et m'emmena devant, qu'il me donna la foi,
Pour accomplir un vœu fait à Délos pour moi.

Devant : Il exprime un rapport
d'antériorité dans le temps,
auparavant. [L]

MONTAN.

Oui, je ne sais que trop qu'en ce fatal voyage
400 Notre vaisseau périt par un subit orage :
Ses débris sur nos bords par les vents apportés
Nous apprirent trop tôt ces tristes vérités.

DORISE.

Point : Instant, moment précis. [L]

On mit l'esquif en mer au point de notre perte,
Je pris heureusement l'occasion offerte,
405 J'y passai sans ma mère, et le vent furieux
Fit briser le vaisseau tôt après à nos yeux,
Et l'orage cessant un vent plus favorable
Dans l'Île de Délos nous poussa sur le sable ;
Là pour ne laisser pas mon honneur en danger,
410 Je changeai mon habit à celui d'un berger.
Et quelques mois après un vaisseau de Sicile
Sur qui je m'embarquai, me porta dans cette île,
Où j'ai su que l'ingrat qui me sût embraser,
Aime ma soeur Clomire et prétend l'épouser ;
415 Avant qu'on reconnaisse en ce lieu mon visage,
Je veux entretenir en secret ce volage,
Vous m'avez dit que seul il vient souvent ici,
J'y viens pour lui parler.

MONTAN.

Je crois que le voici.

DORISE.

C'est lui-même en effet.

MONTAN.

Mais votre teint se trouble ?

DORISE.

420 Hélas à son abord ma faiblesse redouble !

MONTAN.

Comment vous le fuyez ?

DORISE.

Quoi ne voyez-vous pas
Dafnis qui d'assez près marche dessus ses pas !

MONTAN.

Je le vois, cachez-vous.

DORISE.

C'est ce que je désire.

MONTAN.

J'attendrai qu'il soit seul pour aller vous le dire.

SCÈNE IV.

La Fleur, Filène, Dafnis.

FILENE.

425 Qu'il est doux de se voir du tumulte éloigné !
Quiconque a de l'amour, est bien accompagné :
Avançons vers ce bois, le silence à toute heure
Y fait avec le frais sa demeure.

DAFNIS, faisant l'Écho derrière le théâtre.

Demeure.

FILENE.

430 Ces rochers sont atteints de mon mal inoui,
Poursuis, poursuis Écho m'es-tu bien oui ?...

DAFNIS.

Oui !

FILENE.

Clomire me témoigne une froideur extrême,
Que faut-il que je fasse afin qu'elle m'aime ?

DAFNIS.

Aime.

FILENE.

Mais quoi si mon amour attire son mépris,
Que faire si l'ingrate est sourde à mes cris ?

DAFNIS.

Ris.

FILENE.

435 Rire au point de mourir, ta réponse est étrange,
Comment punir cette âme encline au change ?

DAFNIS.

Change.

FILENE.

Si je pouvais changer ton conseil serait bon,
De son époux enfin aurai-je le nom ?

DAFNIS.

Non.

FILENE.

440 Non, ha cette réponse est tout à fait cruelle !
Crois-tu que ta froideur soit immortelle ?

DAFNIS.

Telle.

FILENE.

Telle ! Mais quel berger peut prétendre à sa foi,
Qui soit de l'obtenir plus digne que moi ?

DAFNIS se découvrant.

Moi.

FILENE.

Toi ? Quoi c'est mon rival qui vient de me répondre !

DAFNIS.

445 Oui c'est moi qui partout aspire à te confondre,
Clomire est au-dessus des mérites d'un Roi ;
Mais je suis d'elle au moins bien plus digne que toi.

FILENE.

Ne nous emportons point ; si j'en crois l'apparence,
Elle met entre nous assez de différence,
Je lui plais.

DAFNIS.

Ton orgueil se l'est imaginé.

FILENE.

450 Ce différent peut être aisément terminé.
Récitons ses faveurs et puis sans plus attendre
Le moins favorisé cessera d'y prétendre ?

DAFNIS.

Commence, je t'entends ?

FILENE.

455 Quand près de ce hameau
Quelqu'un de mes moutons se mêle à son troupeau,
La Bergère le flatte, et puis me le demande.

DAFNIS.

Une faveur semblable à mon sens n'est pas grande,
Je veux fort volontiers te céder en ce point,
On peut aimer le bien d'un que l'on n'aime point.

FILENE.

460 Sitôt qu'elle me voit par un heureux présage,
Une couleur de feu paraît sur son visage :
La blancheur de son teint qui ferait honte aux lys,
Se change en la rougeur des oeillets frais cueillis.

DAFNIS.

Ce changement fait voir que ton attente est vaine,
Un visage enflammé ne témoigne que haine.

FILENE.

465 Si durant son repas je viens sans y songer,
La belle à mon abord perd le soin de manger.

DAFNIS.

De même la brebis qui voit le loup paraître,
À son funeste abord quitte le soin de paître.

FILENE.

470 Lorsque je la rencontre au bord d'un clair ruisseau
La Bergère se joue à me jeter de l'eau,
Ces privautés font voir que j'ai l'heur de lui plaire,
Tu le dois avouer.

DAFNIS.

Je soutiens le contraire,
Tu ne dois présager rien de bon de ce jeu :
Elle jette cette eau pour éteindre ton feu,
475 Et pour tâcher de mettre en imitant Diane,
Le timbre d'Actéon dessus ton front profane.

Mettre le timbre d'Actéon dessus ton front profane : C'est lui mettre une tête de Cerf à la place de sa tête. [FC]

FILENE.

Ton esprit mal tourné conçoit tout à rebours :
Mais tu n'es pas du moins si bien dans tes amours.
Dis-moi quelle faveur t'a fait cette bergère ?

DAFNIS.

480 Un causeur comme toi dirait ce qu'il faut taire,
Je cacherai bien mieux nos amoureux secrets ;
Les vrais amants surtout doivent être discrets.

FILENE.

Quoi tu ne diras rien ?

DAFNIS.

Je ne dois rien t'apprendre.

FILENE.

Mais tu me l'as promis ?

DAFNIS.

J'ai promis de t'entendre.

FILENE.

485 Quoi j'aurais cet affront ?

DAFNIS.

Sans s'emporter si fort
Réserveons à Clomire à nous mettre d'accord :
Consultons sur son choix cette beauté si chère,
Et cédon's à celui qu'à l'autre elle préfère.

FILENE.

Suivras-tu son arrêt ?

DAFNIS.

Oui fût-il contre moi.

FILENE.

490 Tu dois t'en assurer : avançons je la vois ?

SCÈNE V.

La Fleur, Dafnis, Filène, Clomire.

DAFNIS.

Où courez-vous beauté qui causez nos martyres,
Craignez-vous quelque chose ?

CLOMIRE.

Oui je crains deux satyres,
Ils m'ont longtemps suivie et c'est ce que je fuis ?

FILENE.

495 Vous n'avez rien à craindre aux endroits où je suis.
Jugez d'un différent dont à fort juste titre
Tous deux conjointement nous vous rendons arbitre ;
De vos divins appas l'un et l'autre est charmé,
Jugez qui de nous deux mérite d'être aimé.

CLOMIRE.

500 Ce que vous demandez me met beaucoup en peine,
Je n'ai pour nul de vous ni passion, ni haine :
Dites-moi vos raisons et tout considéré,
Je verrai qui de vous doit être préféré.

FILENE.

Mon bonheur...

DAFNIS.

Mon espoir...

FILENE.

Est certain...

DAFNIS.

Diminue.

CLOMIRE.

Filène a commencé, souffrez qu'il continue.

FILENE.

505 Mon bonheur est certain puisque vous m'écoutez,
Comme vos yeux, votre âme a beaucoup de clartés,
Je vais puisque votre ordre ici m'en sollicite,
Pour gagner votre choix parler de mon mérite :
Et pour mille raisons je suis fort assuré
510 Qu'à ce faible rival je serai préféré.

DAFNIS.

Mon espoir diminue et tout me désespère,
S'il faut par le mérite aspirer à vous plaire :
Rien n'est digne de vous ; et pour plaire en ce jour
Je n'ai point de raison, je n'ai que de l'amour.

FILENE.

515 Jugez combien sur moi votre puissance est forte
De m'avoir fait aimer après Dorise morte !
J'avais juré cent fois de n'être plus amant,
Mais vos beaux yeux m'ont fait violer mon serment !

DAFNIS.

520 Je n'ai jamais brûlé que de la seule flamme,
Que vos regards charmants ont portée en mon âme :
Qui peut aimer deux fois, fait douter de sa foi,
Mon amour doit durer et finir avec moi :
Et comme votre soeur, si vous faisiez naufrage,
Ma mort m'empêcherait d'être jamais volage.

FILENE.

525 La bienséance encor porte à me choisir,
Vos plus proches parents approuvent mon désir.

DAFNIS.

Si j'obtiens votre choix par un bonheur extrême,
Je ne veux de ce bien rien devoir qu'à vous-même.

FILENE.

530 Vous aurez de la gloire à m'avoir pour époux,
La race dont je sors est célèbre entre nous.

DAFNIS.

La race dont je sors n'a jamais eu de lustre ;
Mais si vous y passez, vous la rendrez illustre.
La gloire qu'il promet, doit peu vous émouvoir,
C'est à vous d'en donner et non d'en recevoir !

FILENE.

535 Je n'ai point de défauts dignes de votre haine,
Je me vis l'autre jour encor dans la fontaine :
J'eus lieu sans vanité d'être assez satisfait
Et ne m'y trouvai point trop laid, ni trop mal fait.

DAFNIS.

540 Ma laideur à mes vœux n'est pas ce qui s'oppose,
Si je suis sans beauté, vous en êtes la cause !
Nous sommes d'un même âge et je crois justement
Que nous fûmes formés dans le même moment !
La Nature voulant faire un chef-d'oeuvre rare,
De ses plus riches dons ne vous fut point avare !
545 Et l'ingrate de moi ne se souvint qu'alors
Qu'elle eut pour votre gloire épuisé ses trésors !
Pour vous être propice elle me fut cruelle :
Et je serais mieux fait si vous étiez moins belle ?

FILENE.

550 Il en ferait bien croire à des esprits mal faits,
Il n'a que des discours et moi j'ai des effets :
Si vous aimez le bien, le sort m'a fait la grâce
Qu'en richesse en ces lieux aucun ne me surpasse :
J'ai des maisons au bourg, j'ai des troupeaux aux champs,
Je fais fendre la terre à vingt coutres tranchants :
555 J'ai tant de biens qu'enfin le compte en importune,
Soyez-moi favorable ainsi que la Fortune.

DAFNIS.

560 La Fortune jamais ne fait rien justement,
Sa haine ou sa faveur est sans discernement :
Votre sens est trop bon, pour avoir la pensée
De suivre en votre choix celui d'une insensée,
Elle hait les vertus et vous en faites cas,
Enfin elle est aveugle, et vous ne l'êtes pas.

FILENE.

565 Si votre choix me donne ici la préférence,
Vous verrez des effets de ma reconnaissance :
Je vous promets un daim par mes soins élevé,
Que j'ai pour vous offrir jusqu'ici conservé.

Coutre : Espèce de fort couteau en fer, à lame courte, à tranchant mousse, à dos épais, adapté, en avant du soc, à la flèche de la charrue, et servant à fendre la terre. [L]

DAFNIS.

D'aucune offre pour moi je ne fais mon refuge,
C'est à qui se sent faible, à corrompre son juge :
Je ne vous promets rien jugeant en ma faveur,
570 Je n'ai rien à donner, ayant donné mon coeur.

CLOMIRE.

Il faut que s'il se peut tous deux, je vous contente,
Vous Filène, pour prix de votre amour constante
De mon chapeau de fleurs couronnez votre front.

FILENE.

Ô Faveur trop charmante !

DAFNIS, à part.

Ô trop sensible affront !

CLOMIRE.

575 Vous, faites-moi Dafnis don de votre guirlande ?
Je prétends la porter.

DAFNIS.

Ciel que ma gloire est grande !

CLOMIRE.

Adieu.

DAFNIS.

Je vous suis ?

CLOMIRE.

Non, je crains peu de dangers,
À cette heure partout on trouve des bergers.

SCÈNE VI.
La Fleur, Dafnis, Filène.

FILENE.

Sais-tu bien maintenant qui plaît à la bergère ?

DAFNIS.

580 Je le dois bien savoir, sa réponse est fort claire.

FILENE.

Puisque de son vouloir chacun est éclairci,
Suivons donc notre accord.

DAFNIS.

Je l'entends bien ainsi.

FILENE.

Laisse-moi l'aimer seul, comme elle le désire !

DAFNIS.

585 Crois-moi ne raille point, tu n'as pas lieu de rire,
Change et cherche autre part des traitements meilleurs.

FILENE.

Comment, c'est toi qui dois chercher fortune ailleurs ?

DAFNIS.

C'est moi seul que Clomire a témoigné qu'elle aime.

FILENE.

Ne fais point l'ignorant ?

DAFNIS.

Ne le fais point toi-même !

FILENE.

590 Suivant le sens commun, qui m'offre de son bien,
Doit m'aimer beaucoup plus que s'il m'ôtait du mien.

DAFNIS.

Sur celui qui reçoit, qui donne a l'avantage,
Qui donne ne doit rien, et qui reçoit s'engage ?

FILENE.

Quand le Dieu Pan nous aime, on connaît pourtant bien
Qu'il nous fait des faveurs et ne nous ôte rien.

DAFNIS.

595 Quand le Dieu Pan nous aime, il reçoit notre offrande
Du même air dont Clomire a reçu ma guirlande.

FILENE.

L'avantage sur toi clairement m'est donné,
Comme vainqueur enfin suis-je pas couronné ?

DAFNIS.

600 C'est à tort sur ce point que ton esprit me brave,
J'ai les marques de maître et toi celles d'esclave ?
Nos guirlandes de fleurs ne sont que des liens,
Les miens serrent Clomire et tu portes les siens.

FILENE.

Ta guirlande était verte et selon l'apparence
Elle veut te l'ôtant, te priver d'espérance.

DAFNIS.

605 Par là de mon bonheur elle veut m'assurer,
Ayant gagné son coeur, que pourrais-je espérer ?
Le succès fait cesser l'espoir qui le précède
Et l'on n'espère plus un bien que l'on possède ;
610 Mais adieu, si tu vois Clomire une autre fois,
Tu pourras à ta honte apprendre mieux son choix !

SCÈNE VII.

La Fleur, Filène.

FILENE.

Nous nous trompons tous deux, un faux bien nous amuse,
Loin de nous éclaircir Clomire nous abuse.
Et ne se trouvant pas d'un mérite commun,
Pour garder deux amants veut n'en choisir pas un :
615 Dorise dont mon coeur révère encor les cendres
Avait des sentiments plus justes et plus tendres !
Je la devais aimer même après son trépas
Ou plutôt je devais ne la survivre pas !
620 Mais quoi ! Je crois sentir le sommeil qui me presse,
Son charme avec mes sens assoupit ma tristesse !
Ô Ciel n'aurai-je point d'autre bien dans mon sort,
Que celui qui me vient du frère de la Mort !

Sommeil : On dit poétiquement de la mort, que c'est un sommeil de fer, qu'il est l'image, le frère de la mort

Il s'endort.

SCÈNE VIII.

**La Fleur, Selvage, Forestan, Montan, Dorise,
Filène.**

SELVAGE.

Je vois notre rival qui dort sous ces feuillages,
Donnons dessus.

FORESTAN. Il lui tient les mains.

625 Tout beau, prenons nos avantages,
Et pour à son réveil rendre ses efforts vains :
Occupons-nous d'abord à lui lier les mains.

SELVAGE.

Fort bien.

MONTAN.

Filène est seul, approchez sans rien craindre,
Je vais me retirer pour ne vous pas contraindre.

Il se retire.

DORISE.

630 Courons à la vengeance, il faut à cet instant
Porter le coup mortel à ce cœur inconstant,
Avançons, mais que vois-je ? On attend à sa vie !
Lâches retirez-vous ; ou craignez ma furie.

FILENE.

Ciel où suis-je et qu'entends-je !

SELVAGE.

Évitons son courroux,
Nous ne pouvons ici rien gagner que des coups.

DORISE.

635 Ils sont bien loin, souffrez que ma main vous délie,
Berger vous êtes libre.

FILENE.

Oui je vous dois la vie !
Et je borne à présent mes souhaits les plus doux
À trouver les moyens de la perdre pour vous !

DORISE.

640 Traître il en faut trouver les moyens tout à l'heure,
Défends-toi si tu peux ?

FILENE.

Non il faut que je meure !
Si vous voulez ma vie, il faut vous contenter.
La main dont je la tiens, a droit de me l'ôter !

DORISE.

Je veux te l'arracher plutôt que te la prendre ;
Et tu m'obligeras si tu l'oses défendre !

FILENE.

645 Non je m'offre à vos coups ; mais quel prodige ô Cieux !
Vois-je pas de Dorise et les traits et les yeux ?

DORISE.

J'en ai les mêmes traits ; mais non pas la même âme,
C'est au lieu de l'amour le dépit qui m'enflamme ;
Je suis Dorise enfin ; mais Dorise en fureur,
650 Qui veut non te gagner ; mais t'arracher le coeur.

FILENE.

Hé bien contentez-vous ; ma perte est légitime !
Mon repentir est grand ; mais bien moins que mon crime !
Mon coeur perdant l'espoir d'oser vivre pour vous,
Met son bonheur dernier à mourir de vos coups !
655 Frappez donc !

DORISE.

C'est en vain, que le dépit m'en presse
Je n'en ai pas la force, ingrat, je le confesse !

FILENE.

Je ne dois pas mourir d'une si belle main
Mon bras doit me punir !

DORISE.

Non, arrête inhumain !
Je hais Filène ingrat ; mais malgré ma colère ;
660 Filène repentant ne me saurait déplaire.

FILENE.

C'est traiter un perfide avec trop de douceur ;
Mais qui fait à la hâte avancer votre soeur ?

SCÈNE IX.

La Fleur, Filène, Dorise, Clomire, Dafnis.

CLOMIRE.

A-t-on jamais parlé d'une telle insolence ?
Deux satyres affreux avecque violence
665 Ici près à l'instant auraient su m'enlever
Sans Dafnis que les Dieux ont fait lors arriver !

DAFNIS.

Bergère assurez-vous, ces lâches sont en fuite.

CLOMIRE.

À quel malheur sans vous aurais-je été réduite !
Ma vie et mon honneur ne sont dûs qu'à vos soins
670 Et me donnant à vous, je ne vous dois pas moins.

DAFNIS.

Vous ne me devez rien, Bergère incomparable !
À qui fait son devoir, on n'est point redevable :
Et je reçois de vous cet excès de bonté
Comme on reçoit un bien qu'on n'a pas mérité ;
675 Mais de dépit Filène en va perdre la vie.

FILENE.

Je ne sais qui de nous est plus digne d'envie.
Cet adorable objet qui me promet sa foi,
Me rend autant heureux et plus content que toi.

CLOMIRE.

Mais comment d'un Berger votre âme est-elle éprise ?

DORISE.

680 Sous l'habit de Berger reconnaissez Dorise.

CLOMIRE.

Ma soeur Dorise, ô Ciel ! Quel miracle nouveau
A pu défendre aux flots d'être votre tombeau.

DAFNIS.

En ces lieux à présent le soleil importune,
Allons dans le logis apprendre sa fortune,
685 Et nous préparer tous pour le bienheureux jour
Où l'hymen doit enfin couronner notre amour.

ACTE III

LE DOCTEUR DE VERRE. COMÉDIE.

SCÈNE I.

Isabelle, Marine.

ISABELLE.

Ma lettre est achevée et c'est à toi de prendre
Le soin de la donner en main propre à Tersandre,
Tu sais que cet écrit l'invite à s'opposer
690 Aux desseins du Docteur qui me doit épouser :
Si mon Père en sortant venait à te surprendre,
Souviens-toi du secret que je viens de t'apprendre.

MARINE.

Il suffit, j'ai su l'art dès mes plus jeunes ans
D'en donner à garder aux vieillards défiants.

ISABELLE.

695 Écoute encor deux mots, songe bien à lui dire
Que hier il eut grand tort de manquer de m'écrire,
Que de mon triste hymen l'empressement s'accroît
Et qu'en son peu de soin, son peu d'amour paraît.

MARINE.

Rentrez, il ne faut pas m'en dire davantage.

ISABELLE.

700 Surtout sonde-le bien touchant mon mariage.

Isabelle rentre.

MARINE.

Allez, pour réussir dans ces commissions
Je n'ai pas grand besoin de vos instructions :
Sortons vite, ah j'entends notre vieillard qui crache !
Je porte ce billet et crains qu'il ne le sache,
705 S'il l'attrape en mon sein, il sera bien subtil.

Garder : Fig. et familièrement. En donner à garder à quelqu'un, lui en faire accroire, le tromper, le duper. [L]

SCÈNE II. Panfile, Marine.

PANFILE.

Marine écoute un mot ?

MARINE.

Monsieur que vous plaît-il ?

PANFILE.

Tu sais fort bien qu'en toi j'ai confiance entière,
Dis-moi que fait ma fille ?

MARINE.

Elle fait sa prière.

PANFILE.

Vraiment j'en suis fort aise, on ne peut faire mieux,
710 Sitôt qu'on voit le jour d'en rendre grâce aux Dieux :
Je m'en vais assister au temple au sacrifice,
Pour ne pas l'interrompre en ce saint exercice.

MARINE.

C'est bien fait.

PANFILE.

Mais Marine avant que de sortir
De ses désirs secrets voudrais-tu m'avertir ?
715 Tu sais que pour mari je lui destine un homme
Qui n'eut jamais d'égal dans Athènes et dans Rome :
Un savant, mais savant qui ne ressemble pas
Ceux qui sont d'ordinaire aussi gueux que des rats ;
Et qui sait pour charmer l'âme la plus farouche,
720 Parler d'or de la main, ainsi que de la bouche.
D'où provient que ma fille en cette occasion,
Témoigne pour l'hymen si grande aversion ;
Et n'aurait-elle point par une ardeur fatale
De même que sa soeur fait voeu d'être Vestale ?

Parler : Dans le style familier, on dit,
qu'Un homme parle d'or, pour dire,
qu'Il parle, qu'il répond comme on
souhaitait qu'il fit. [Acad. 1762]

MARINE.

725 Pour moi, je ne crois pas à dire vérité,
Qu'elle ait jusques ici fait voeu de chasteté ;
Et cette aversion où votre choix l'engage
Est plus pour le mari que pour le mariage.
L'époux qu'on lui destine est un barbon hideux,
730 Plus propre à ressentir des glaçons que des feux :
Cet objet ne doit pas toucher une jeune âme.
Lorsqu'on fait demander une fille pour femme,
Une telle demande a toujours des appas ;
Mais c'est le demandeur qui souvent ne plaît pas :
735 Si vous ne l'eussiez point refusée à Tersandre,

Barbon : Vieillard qui est revenu de
tous les plaisirs de la jeunesse, qui les
condamne, et qui les empêche autant
qu'il peut. [F]

Sans peine au mariage on l'eût fait condescendre.

PANFILE.

Le Docteur est plus riche.

MARINE.

Oui, mais c'est son vieux corps
Qu'elle doit épouser et non pas ses trésors.

PANFILE.

740 Mais pour ce jeune amant ce conteur de fleurettes,
N'a-t-elle point aussi des passions secrètes ?

MARINE.

Vous lui faites grand tort d'avoir de tels soupçons,
Votre fille est fort sage, elle suit mes leçons.

PANFILE.

Je t'estime fidèle, il faut que je te croie ;
Mais quel est ce papier ?

Il voit la lettre.

MARINE.

Ce n'est rien.

PANFILE.

Que je voie.

MARINE.

745 À d'autres : je connais quel est votre dessein,
Vous voulez m'approcher pour me toucher le sein.
Qui ne vous connaîtrait ?

PANFILE.

C'est ?

MARINE.

Vous n'y toucherez point. Vous avez beau dire

PANFILE.

Mais !

MARINE.

Mais vous voulez rire ?

PANFILE.

Ce papier que j'ai vu, doit être un billet doux ?

Fleurette : Cette manière de parler peut venir de ce que les amants emploient de beaux discours, des discours fleuris, des discours où entrent des fleurs de Rhétorique, ou de ce qu'ils donnent des bouquets à leurs maîtresse. [T]

MARINE.

750 C'est de mon serviteur ; en êtes-vous jaloux ?

PANFILE.

Va, tu n'es qu'une folle, adieu je vais au Temple.

Bas.

Son procédé me donne un soupçon sans exemple,
Sortons pour la surprendre.

MARINE.

Il s'en va fort content ;
Mais serrons autre part ce billet important.

PANFILE.

755 Retournons doucement, j'espère de la sorte
Arracher de ses mains le papier qu'elle porte.

MARINE.

La lettre est chiffonnée, il faut la plier mieux,
Ma foi le vieux pénard n'est point malicieux.

Pénard : Terme injurieux qu'on dit
quelquefois aux hommes âgés. [F]

PANFILE, lui ôtant le billet.

Voyons ton innocence, ou bien ton artifice.

MARINE.

760 Quoi vous ouvrez ma lettre ?

PANFILE.

Oui, mais c'est sans malice,
Cet écrit tel qu'il est sans adresse et sans seing,
De ma fille pourtant je découvre la main,
Parle à qui portes-tu cette lettre fatale
De la part d'Isabelle ?

MARINE.

À sa soeur la Vestale.

PANFILE.

765 C'est plutôt à Tersandre ?

MARINE.

Ah ne le croyez point !

PANFILE.

La lecture pourra m'éclaircir sur ce point.

Il lit.

Le peu de soin que tu prends de m'écrire, ne m'empêche pas d'être encore sensible à l'amour, des vertus l'obéissance est celle qui sur toutes me plaît la moins, heureuse entre les filles est celle qui n'a point de parents qui aiment le bien ; on me presse d'épouser un vieux Docteur en vain, j'ai promis de n'y consentir jamais, sans plus songer, à ma promesse il faut que je satisfasse, mon père tâche par des remontrances de me faire accepter ce vieil amant que je ne hais point sans raison, ceux qui m'aiment se feront connaître s'ils s'opposent à ce mariage.

Hé bien oseras-tu maintenant déloyale
Dire que cet écrit soit pour une Vestale ?
Ma fille par tes mains l'envoie à son amant.

MARINE.

770 Vous lui faites grand tort, Monsieur, assurément,
Vous ne lisez pas bien et j'y mettrais ma vie.

PANFILE.

Ô Ciel vit-on jamais plus grande effronterie !

MARINE.

Pour qui me prenez-vous, de grâce parlez mieux,
Monsieur j'ai de l'honneur.

PANFILE.

Et moi j'ai de bons yeux.

MARINE.

775 N'en déplaise pourtant à vos grandes lunettes,
Je crois que vous avez les visières mal nettes ;
Regardez de plus près, le sens pourra changer.

PANFILE.

La traîtresse a dessein de me faire enrager.

MARINE.

780 Vous nous faites, Monsieur, une injustice extrême,
Je connais ma maîtresse.

PANFILE.

Hé bien, lis donc toi-même !

MARINE.

Si je ne vous fais voir que ces mots seulement
S'adressent à sa soeur et non à son amant,
Et que c'est sans raison que vous m'avez criée,
Que puissé-je mourir sans être mariée.
785 Vous me pouvez bien croire après un tel serment.

PANFILE.

J'en doute, hâte-toi de lire promptement.

MARINE, lit.

Le peu de soin que tu prends de m'écrire ne m'empêche pas d'être encore sensible à l'amour des vertus, l'obéissance est celle qui sur toutes me plaît, la moins heureuse entre les filles est celle qui n'a point de parents qui aiment le bien ; on me presse d'épouser un vieux Docteur, en vain j'ai promis de n'y consentir jamais, sans plus songer à ma promesse, il faut que je satisfasse mon père, tâche par des remontrances de me faire accepter ce vieil amant que je ne hais point, sans raison ceux qui m'aiment se feront connaître s'ils s'opposent à ce mariage.

PANFILE.

Dieux sans changer un mot comment se peut-il faire,
Que ce sens se rencontre au premier si contraire ?

MARINE.

Hé bien n'aviez-vous pas l'esprit préoccupé !

PANFILE.

790 Les points qui sont omis, doivent m'avoir trompé,
Les filles de ce temps estiment ridicules
Celles dont les écrits sont remplis de virgules.

MARINE.

795 Votre humeur fort sujette aux paniques terreurs,
Est le défaut qui seul a causé vos erreurs :
Je vous l'avais bien dit, votre fille est bien née,
Vous m'avez fait injure et l'avez soupçonnée ;
J'en crève de dépit.

PANFILE.

Je jure de jamais ne douter de ta foi. Marine excuse-moi,

MARINE.

Vous avez eu grand tort !

PANFILE.

Oui je te le confesse.

MARINE.

800 Rendez-moi mon billet Monsieur, le temps me presse !

PANFILE.

Je le ferai tenir.

MARINE.

Il n'en n'est pas besoin.

PANFILE.

Va, quelqu'un de mes gens t'épargnera ce soin.
Et pour mieux employer ton temps et ton adresse,
À l'hymen du Docteur dispose ta maîtresse.

MARINE.

805 Mais la presserez-vous ?

PANFILE.

Oui, dis-lui de ma part
Qu'il le faut épouser dès demain au plus tard.

MARINE.

Je crains fort d'aborder ma maîtresse Isabelle,
Je serai mal reçue avec cette nouvelle.

SCÈNE III.

Isabelle, Marine.

ISABELLE.

810 Si mon Père est levé, donnons-lui le bonjour,
Sortons ; mais quoi Marine est déjà de retour ?

MARINE.

Loin d'être de retour, je ne suis pas sortie,
Notre vieux radouteux a rompu la partie.

| Radouteux : radoteur.

ISABELLE.

Qu'as-tu fait du billet ?

MARINE.

815 Par force il me l'a pris ;
Mais grâce au secret que vous m'avez appris,
J'en ai changé le sens quand il me l'a fait lire.

ISABELLE.

Ce succès me ravit.

MARINE.

Il n'est pas temps [de] rire ?
Pour l'hymen du Docteur soyez prête à demain,

C'est l'ordre du vieillard.

ISABELLE.

C'est un ordre inhumain :
Encor si je pouvais en avertir Tersandre !

MARINE.

820 Et quand il le saurait, qu'en pourriez-vous attendre ?
Par le soin d'un amant on juge de son feu,
Et puisqu'il vous néglige, il doit vous aimer peu.

ISABELLE.

Marine, à dire vrai, j'ai sujet d'être en doute !

MARINE.

Parlons bas, certain cuistre approche et nous écoute.

Cuistre : Nom qui se donne
ordinairement par injure aux valets de
Collège. [Acad. 1762]

SCÈNE IV.

Tersandre, Isabelle, Marine.

ISABELLE.

825 Que cherchez-vous ?

TERSANDRE, en habit de cuistre.

Beauté qui pouvez tout toucher,
Ayant l'heur de vous voir je n'ai rien à chercher !
Le Docteur qui pour vous sent des peines mortelles
M'envoie avecque soin savoir de vos nouvelles,
Et vous souhaite un jour plus heureux et plus doux
830 Que celui que l'amour lui prépare pour vous.

MARINE.

Pour un cuistre à mon gré ce n'est pas mal l'entendre.

ISABELLE.

Ou mes yeux sont déçus, ou je crois voir Tersandre.

TERSANDRE.

Vos beaux yeux sont toujours des témoins assurés,
Et pour être déçus ils sont trop éclairés.

ISABELLE.

835 Vous deviez m'avertir Tersandre : et sans rien feindre,
De votre peu de soin j'ai sujet de me plaindre,
Je vous ai soupçonné de quelque changement.

TERSANDRE.

Si j'ai changé pour vous, c'est d'habit seulement,
Et l'Amour n'eut jamais, ô Beauté qui m'enflamme
840 Causé ce changement s'il eût changé mon âme ;

Œachant que le Docteur qui brûle de vos feux,
À ses anciens valets en voulait joindre deux :
Avec un de mes gens par d'heureuses pratiques,
J'ai su rencontrer place entre ses domestiques.

ISABELLE.

845 Un tel succès plutôt me devait être appris.

TERSANDRE.

J'ai craint qu'en écrivant l'avis ne fut surpris.
Le Docteur m'a d'abord mis dans sa confiance,
Et le trouvant d'humeur propre à la défiance,
J'ai troublé son esprit par un puissant soupçon ;
850 Mais voici votre père ; il faut changer de ton.

SCÈNE V.

Panfile, Ragotin, Isabelle, Tersandre, Marine.

PANFILE.

Pleurez ! Pleurez ma fille, en revenant du Temple
On m'a dit un malheur qui n'eut jamais d'exemple !
Le Docteur perd pour vous l'honneur de ses vieux ans,
Il a pris tant d'amour qu'il a perdu le sens :
855 Il est frénésie et dans cette disgrâce,
Soutient qu'il est de verre et craint qu'on ne le casse ;
Mais quel est ce valet, qui ne m'est pas connu ?

ISABELLE.

De la part du Docteur il est ici venu.

TERSANDRE.

860 Si je suis moniteur du morbe qui l'attaque
Votre gener futur est hypocondriaque,
Son esprit qu'Olympique on pouvait nominer,
N'a plus la faculté de ratiociner.

MARINE.

Quel diantre de jargon !

PANFILE.

865 Sotte te veux-tu taire ?
C'est ainsi qu'au collège on parle d'ordinaire :
Je plains fort votre maître et l'irai visiter.

TERSANDRE.

870 Plutôt dans votre dôme il le faut expecter,
Avant que de Phoebus le Globe vivifique
Soit prêt de perficier son cours hémisphérique,
Malgré de son esprit la perturbation
On fera de son corps ici translation.

Vers 859, on lit SIC au lieu de SI
Hypocondriaque : Bizarre, fou,
capricieux. [R]

Ratiociner : Terme usité seulement
dans le style dogmatique. User de la
raison. [L]

Morbe : Synonyme de morbide. [L]

Gener : gendre, mari de la fille.

Olimpique : Ce mot se dit de certains
Jeux qu'Hercule institua auprès de la
ville d'Olympie à l'honneur de Jupiter,
qui se célébraient de quatre en quatre
ans et où il y avait des courses et
diverses sortes de combats.

Percifer : mot latin qui signifie
terminer.

Les Poètes appellent le soleil, le blond
Phoebus.

PANFILE, regardant Ragotin.
Mais quel est ce garçon ?

TERSANDRE.
C'est mon collègue intime,
Dedans le famulat du Docteur clarissime.

Famulat : probablement du mot latin
Famulatus ; esclavage, servitude.

Clarissime : Clarissimus, superlatif de
Clarus, illustre, qui par conséquent
signifie très illustre. [L]

PANFILE.
Hé bien le Docteur...

RAGOTIN.
Vient.

PANFILE.
Extravague-t-il ?

Extravague : Dire, faire des choses
folles et dépourvues de raison. [L]

RAGOTIN.
Fort.

PANFILE.
Mais quel est son mal ?

RAGOTIN.
Grand.

PANFILE.
Qu'en doit-on craindre ?

875 **RAGOTIN.**
Mort.

PANFILE.
Quel discours !

TERSANDRE.
La Formule en est fort ancienne,
Jadis on la vocait Lacédémonienne.

Vocait : vocere = appeler, donner le
nom.

Lacédémone : Nom propre d'une ville
fort ancienne qu'on nomme autrement
Sparte, et qu'on dit avoir été fondée
avant Rome et Carthage, l'an 1718
av.J.C. .

MARINE, à part.
De tous les deux le bonhomme est dupé comme il faut.

PANFILE.
Où ton Maître est-il ?

RAGOTIN.
Près.

PANFILE.

Quand le verrons-nous ?

RAGOTIN.

Tôt.

PANFILE.

Qu'entends-je monter ?

RAGOTIN.

Lui.

MARINE.

880 Il vient dans un panier enveloppé de paille ?
Je pense qu'il se raille,

SCÈNE VI.

**Le Docteur, Panfile, Isabelle, Marine,
Tersandre, Ragotin, deux valets.**

LE DOCTEUR, dans un habit de paille.

885 Future épouse et vous beau-père proposé,
Sachez que tout mon corps est métamorphosé.
Que je suis à présent de l'ultime matière,
Où se peut transmuier chaque corps sublunaire :
Et qu'Amour dont toujours je me suis défié,
M'a mis à si grand feu qu'il m'a vitrifié.

Sublunaire : Terme didactique. Qui est entre la terre et l'orbite de la lune. [L.]

Vitrifier : Fondre une substance de manière qu'elle se transforme en verre.

L'original porte vitrifié au lieu de vitrifié.

PANFILE.

Vous n'êtes point de verre en vain vous nous le dites,
Il n'en est rien.

LE DOCTEUR.

Vos yeux sont donc hétéroclites.

Hétéroclite : Fig. famil. qui a quelque chose d'irrégulier et de bizarre.

PANFILE.

Mais vous parlez encor ?

LE DOCTEUR.

890 Mes accents sont formés
Par des esprits mouvants dans ce verre enfermés,
Mon corps est résonnant, mais comme il est fort frêle
Mes esprits s'enfuirent pour peu que l'on me fêle.

PANFILE.

Pour vous tirer d'erreur je veux vous embrasser !

LE DOCTEUR.

Ah gardez-vous-en bien, ce serait me casser !

PANFILE.

895 Souffrez qu'on vous détrompe !

LE DOCTEUR.

Il n'est pas nécessaire,
De ma fragilité durissime adversaire.

Durissime : Très dur. Il ne se dit que
par plaisanterie. [L]

PANFILE, en l'embrassant.

Voyez...

LE DOCTEUR.

Ah par le flanc il vient de me fêler !
L'humide radical par là va s'écouler.

Humide radical : fluide imaginaire
qu'on a regardé comme le principe de
la vie dans le corps humain. [L]

PANFILE.

Mais vous n'êtes pas bien.

LE DOCTEUR.

Je suis le mieux du monde.

PANFILE.

900 Sortez.

LE DOCTEUR.

Ah que plutôt Jupiter vous confonde.

PANFILE.

Laissez-moi faire.

LE DOCTEUR.

Hé quoi barbon pernicieux !
Si j'étais en morceaux en seriez-vous bien mieux ?

PANFILE.

Mais Monsieur le Docteur !

LE DOCTEUR.

Mais Monsieur mon beau-père !
905 N'approchez point de moi, vous ne sauriez mieux faire,
Je suis déjà fêlé que voulez-vous de plus ?

PANFILE, il lui ôte son habit de paille.

Je veux guérir l'erreur dont vos sens sont déçus.

LE DOCTEUR.

Peste comme il me serre, ah le traître me brise !
Bourreau gendrifrateur apprends que j'agonise !

Gendrifrateur : mot valise de gendre et de fracturer = briseur de gendre.

Il s'évanouit.

TERSANDRE.

Dominé, dominé, procrastinez vos ans.

Procrastiner : Différer au lendemain. [FC]

PANFILE.

910 Qu'on apporte de l'eau pour rappeler ses sens,
Son pouls qui meurt encor fait voir qu'il reste en vie,
Et que sa pamoison sera bientôt finie.
Il reprend ses esprits de faiblesse accablés,
Ses pas sont chancelants et ses regards troublés.

LE DOCTEUR.

915 Mon Esprit spolié de son fourreau de verre,
Se voit donc translaté dans l'inférieure Terre :
J'ai traité déjà le cocyte bourbeux,
Et voici de Pluton le Palais ténébreux.

Cocyte : Nom de fleuve. Cocytus. Il y en a plusieurs de ce nom. L'un étoit dans la Campanie, Province d'Italie, et se déchargeait dans le Lac de Lucrin, ou de Mamorto. Un autre dans l'Épire. [T]

Pluton : Fausse Divinité infernale que les Payens croyoient présider aux enfers. [T]

TERSANDRE.

Il croit être appulsé dans le règne des ombres.

LE DOCTEUR.

920 Bons Dieux que cette plage étale d'objets sombres :
Je n'incide partout que Larves, Diablotins,
Follets, Ténébrions, Farfadets et Lutins.

Diablotin : Petit diable. [L]

Ténébrion : follets et autres illusions nocturnes que nous appellons esprits. [SP]

Larve : Génie malfaisant, qu'on croyait errer sous des formes hideuses. [L]

Il s'adresse à Ragotin.

925 Bon, je cerne déjà Tantale enfanticide.
La peste comme il baille, et comme il mâche à vide !
Que j'aime à l'aspicer, voulant gober souvent,
Des fruits près de son nez ne gober que du vent ;
Mâcheur infortuné qui n'a ni bien ni joie,
Du séjour de Pluton enseigne-moi la voie :
Quel est le chemin ?

Gober : Terme familier. Avaler sans savourer, sans mâcher. [L]

Follet : On appelle, Esprit follet, un démon ou lutin qui fait peur à des enfants, ou à des gens faibles, par des visions, ou par des actions, dont ils ne savent point la cause. [F]
Tantale : Nom propre d'homme. Le mot d'enfanticide est employé à la place d'infanticide. Il fit tuer son propre fils. [T]

RAGOTIN.

Long.

LE DOCTEUR.

Que me diras-tu ?

RAGOTIN.

930 Rien.

LE DOCTEUR.

Me veux-tu du mal ?

RAGOTIN.

Nul.

LE DOCTEUR.

Mais me connais-tu ?

RAGOTIN.

Bien.

LE DOCTEUR.

Que m'estimes-tu ?

RAGOTIN.

Fol.

LE DOCTEUR.

Comment âme damnée,

Ma sagesse par toi sera contaminée !

Et tu me répondras monosyllabement,

Je te vais bien docer à jaser autrement.

Jaser : Parler beaucoup et sans
nécessité de choses frivoles. [F]

Docer : du latin Docere, entretien.

RAGOTIN.

935 Ah ! Monsieur le Docteur excusez je vous prie,
Contre un de vos valets n'entrez point en furie :
Je vivrai désormais respectueusement,
Et répondrai toujours polysyllabement.

TERSANDRE.

Dominé, n'ayez point une anime inclémente.

Clément : Qui a coutume de
pardonner, de traiter doucement ceux
qui sont à sa discrétion. [F]

LE DOCTEUR, à Tersandre.

Inclite : du Latin inclitus, illustre.

940 Je suivrai vos décrets inclite Rhadamante !
Mon sort dépend de vous Magistrat infernal !
Je salue en tremblant votre noir tribunal.

RAGOTIN, à Panfile.

Faut-il jusqu'à ce point que votre esprit s'abuse ?

LE DOCTEUR.

945 Ah Monseigneur Pluton je vous demande excuse !
Mon procédé sans doute a dû vous étonner,
C'est devant vous d'abord qu'il se faut prosterner.

ISABELLE.

Reconnaissez Monsieur l'erreur qui vous domine.

LE DOCTEUR, à Isabelle.

Veillez parler pour moi Madame Proserpine !

ISABELLE.

Vous me connaissez mal ?

LE DOCTEUR.

950 Ne croyez pas cela,
Jupiter n'est-il pas Monsieur votre papa ?
Vous êtes de la Nuit la Déesse muante,
Les charmes ont de vous leur force omnipotente :
On vous offre des voeux sous les titres divers,
De fille de la Terre et Reine des Enfers,
955 Et Pluton fasciné de vos traits adorables,
Vous emmena jadis par force à tous les diables.

S'en aller au diable, à tous les diables,
être perdu sans retour. [L]

MARINE.

Plutôt que de l'entendre, il le faudrait chasser.

LE DOCTEUR, à Marine.

960 Quoi ? Tu viens donc encor ici me traverser,
Déesse de Discorde au crin serpentifère,
Boute-feu, rabat-joie, exécration Mègère,
Maudit tison d'enfer !

Discorde : Mauvaise intelligence,
dissension ; division, désunion,
querelle qui se met entre parents, amis,
ou associés. [T]

Proserpine : Fille de Jupiter et de
Cérès. Élevée en Sicile, et pendant
qu'elle se divertissait un jour à cueillir
des fleurs, Pluton l'enleva, et l'épousa.
Par là elle devint la Déesse des
Enfers, la Junon des Enfers. [T]

Traverser : signifie figurément en
Morale, faire obstacle, opposition,
apporter de l'empêchement. [F]
Boute-feu : Fig. Celui qui excite des
discordes, suscite des querelles. [L]

MARINE.

Comme il rouille les yeux !
Madame sauvez-moi de ce fol furieux !

ISABELLE.

Ne vous emportez pas.

LE DOCTEUR.

965 Soyez-moi donc propice !
Et je promets d'offrir ensuite en sacrifice
Sur un autel qu'exprès je dresserai pour vous,
Une vache bréhaïne avec deux hiboux.

Bréhaïne : Stérile, en parlant des
femelles des animaux domestiques ou
de ceux qu'on entretient dans des parcs
et des viviers.

PANFILE.

Combattre son erreur, c'est l'aigrir davantage,
Tâchons en le flattant de le rendre plus sage.

LE DOCTEUR.

970 Hé bien après avoir longuement consulté,
Mes Juges infernaux qu'avez-vous décrété ?

PANFILE.

Qu'il faut dans votre corps retourner sur la terre ?

LE DOCTEUR.

Dans mon corps ; mais faut-il qu'il soit encor de verre ?

PANFILE.

Non, il n'en sera plus.

LE DOCTEUR.

Oserai-je en partant
Vous consulter encor sur un point important ?

PANFILE.

975 Oui, parlez.

LE DOCTEUR.

Un vieillard d'humeur cacochymique
Me défère en hymen sa géniture unique,
Fille qui peut donner des passe-temps bien doux,
Et qui me tente fort.

Cacochymie : est une réplétion de mauvaises humeurs. [T]

Géniture : Terme familier. L'enfant par rapport au père et à la mère. [L]

PANFILE.

Hé bien mariez-vous.

LE DOCTEUR.

980 Mais si je marie, il faut quitter l'étude,
En prenant femme, on prend beaucoup d'inquiétude,
On est toujours troublé de nouveaux embarras,
Cela m'effraye.

PANFILE.

Hé bien ne vous mariez pas.

LE DOCTEUR.

985 N'étant point marié si quelque mal m'accable,
Je serai spolié du soin considérable
Qu'une femme se donne alors pour un époux.
C'est ce que j'apprends.

PANFILE.

Hé bien mariez-vous.

LE DOCTEUR.

990 Mais si durant mon mal ma femme avec Tersandre,
Certain Godelureau qui ne vaut pas le pendre,
Loin d'avoir soin de moi souhaitait mon trépas,
J'enragerais.

Godelureau : Jeune fanfaron, glorieux, pimpant et coquet qui se pique de galanterie, de bonne fortune auprès des femmes, qui est toujours bien propre et bien mis sans avoir d'autres perfections. Les vieux maris ont sujet d'être jaloux de ces godelureaux qui viennent cajoler leurs femmes. [F]

PANFILE.

Hé bien ne vous mariez pas.

LE DOCTEUR.

Mais vivant ainsi seul je mourrai sans lignée,
À qui pouvoir laisser ma richesse épargnée ;
Prenant femme, il naîtra quelque héritier de nous,
Et j'en serai bien aise.

PANFILE.

Hé bien mariez-vous.

LE DOCTEUR.

995 Mais étant marié, si comme il se peut faire,
Des fils qui me viendront quelque autre était le Père,
Et s'il fallait pourtant les avoir sur les bras ?
J'en tiendrais.

PANFILE.

Hé bien donc ne vous mariez pas.

LE DOCTEUR.

1000 Cet ultime conseil est celui qu'il faut suivre,
J'ai pour faire un bon choix trop peu de temps à vivre :
Je suivrai donc l'hymen, Dieu du sombre Manoir,
Je m'en retourne au monde, adieu jusqu'au revoir !

PANFILE.

1005 Que l'on approche un siège, il retombe en faiblesse,
Ma fille il ne faut plus croire que son mal cesse :
J'aurai peine à trouver quelque parti pour vous,
Que n'avez-vous Tersandre à présent pour époux :
Fallait-il pour ce fol rebuter sa demande,
L'intérêt me fit faire une faute si grande ;
Mais le Docteur revient, écoutons ses propos.

LE DOCTEUR.

1010 Pluton en soit loué, je suis de chair et d'os.
Beau-père prétendu que Jupiter console,
Cherchez un gendre ailleurs, je reprends ma parole :
Le grand Dieux des Enfers dont je suis de retour,
M'a donné ce conseil en me rendant le jour.

PANFILE.

1015 Ah changez de discours !

LE DOCTEUR.

Je comprends vos pensées,
Vous désirez savoir ce qu'aux Champs Élysées ;
Où je viens de passer j'ai récemment appris.

PANFILE.

Ce n'est pas.

LE DOCTEUR.

Par ma foi vous en serez surpris,
Plusieurs qui dans ce monde ont possédé l'Empire,
1020 Sont là dans un état qui vous ferait trop rire :
Ninus l'usurpateur y racoustre des bas,
Cambise le cruel vend de la mort aux rats :
Xerxès le gras y vend des couennes de lard jaune,
Crésus qui fut si riche, y demande l'aumône.

Racoustrer : Racommer, rapiécer, se
dit proprement des habits. [F]

PANFILE.

1025 C'est...

LE DOCTEUR.

Ah ce n'est pas tout, Philippe le hâbleur
Tire les cors des pieds, sans mal et sans douleur :
Alexandre le Grand déniche des fauvettes,
César le Vigilant est vendeur d'allumettes.

PANFILE.

Ce n'est rien de cela que je voudrais savoir.

LE DOCTEUR.

1030 Quoi donc ? Si les savants ont là bien du pouvoir.
Vous êtes curieux, il faut vous tout apprendre,
Sachez donc qu'à présent le morne Anaximandre,
Diogène le chien Esope le velu,
Aristote le bègue et Platon le rablu,
1035 Hérille l'affamé, le châtré Xénocrate,
Épictète le gueux et le cornard Socrate,
Qui n'eurent point ici grands biens ni grands honneurs,
Au pays d'où je viens sont de fort grands Seigneurs.
Êtes-vous satisfait ?

Cornard : celui qui a une femme
adultère qui lui fait porter des cornes.
[F]

Rablu : rablé ; [En parlant d'une pers.]
Qui est carré, trapu et vigoureux.
[CNRTL]

PANFILE.

Vous me le pouvez rendre,
1040 En épousant ma fille et devenant mon gendre.

LE DOCTEUR.

Ne vous ai-je pas dit que je n'en ferais rien,
C'est l'avis de Pluton et c'est aussi le mien.

PANFILE.

Mais.

LE DOCTEUR.

Mais Pluton l'a dit, cela vous doit suffire.

PANFILE.

Vous êtes fol Monsieur !

LE DOCTEUR.

1045 Il faut vous laisser dire,
Vous avez beau vous plaindre et beau m'injurier,
Je ne suis pas si fol que de me marier.

Il sort.

PANFILE.

Que ferons-nous !

TERSANDRE.

Spondez votre fille à Tersandre ?

Sponder : Sponder ; spondere =
promettre.

PANFILE.

Je l'ai traité trop mal, il n'y faut plus prétendre.

ISABELLE.

1050 Mais s'il avait pour moi le même sentiment,
Lui serais-je accordée ?

PANFILE.

Avec ravissement.

TERSANDRE, se découvrant.

Tersandre à vos genoux vous la demande encore ?

PANFILE.

Elle est à vous Tersandre, et votre amour l'honore ;
Mais je suis fort surpris d'un si grand changement,
Venez m'en éclaircir dans mon appartement.

ACTE IV

CLORINDE. TRAGÉDIE.

SCÈNE I.

Clorinde, Tancrede.

CLORINDE, sortant l'épée à la main.

1055 Oui, oui, je suis Clorinde, et qui m'osera suivre,
Sera bientôt content s'il est lassé de vivre.

TANCREDE, la suivant.

Je veux la suivre seul, que l'on n'avance pas.

CLORINDE.

Qui que tu sois apprends que tu cours au trépas.

TANCREDE.

1060 Oui, ma perte est certaine, Amazone adorable !
Je sais que votre bras fut toujours indomptable !
Mais quand j'échapperais à ses coups furieux,
Je n'échapperais pas aux traits de vos beaux yeux !

CLORINDE.

Qui donc es-tu, qui m'ose aborder de la sorte ?

TANCREDE.

1065 Je suis Chrétien, Tancrede est le nom que je porte,
Et suis ici venu conduit par Godefroi,
Affranchir ces lieux saints d'un infidèle Roi :
Deux mois peuvent encor être écoulés à peine,
Depuis que dans un bois au bord d'une fontaine,
Je vous trouvai sans casque et devins votre amant,
1070 Et vous vis éloigner presque au même moment.
Cette nuit dans ce camp, en vous voyant paraître,
À vos armes d'abord j'ai cru vous reconnaître :
Et dans cette croyance à présent affermi,
Je vous suis comme amant et non comme ennemi.

CLORINDE.

1075 Soit comme un ennemi, soit comme amant n'importe,

Godefroi de Bouillon : Premier roi de
Jérusalem après sa prise le 15 juillet
1099.

Pour ces deux noms ma haine est également forte :
Je n'aime que la guerre, et ce noble métier
Demande à qui l'exerce un grand coeur tout entier :
L'Amour est son contraire et ses molles tendresses
1080 Au coeur qui les ressent n'inspirent que faiblesses,
Je hais l'amour enfin et détestant sa loi,
Un amant est toujours un Ennemi pour moi ?

TANCREDE.

L'Amour n'est qu'une ardeur simple de sa nature,
Son objet seulement la souille, ou la rend pure.
1085 L'objet de mon amour est noble autant que doux,
J'aime enfin le Mérite et la Valeur en vous :
Et si pour qui vous aime, ô Beauté trop cruelle !
Vous ne pouvez avoir qu'une haine mortelle,
Je crains, quoique mon coeur de terreur ait frémi
1090 De ne pouvoir cesser d'être votre ennemi.

CLORINDE.

Cette Amour doit de moi n'attendre aucune estime,
Entre deux ennemis tout commerce est un crime,
Tu ne me peux aimer sans trahir Godefroi,
Et le coeur d'un perfide est indigne de moi.

TANCREDE.

1095 Ah c'est ce que de moi vous ne devez pas croire !
Je vous aime, il est vrai ; mais j'aime aussi la Gloire.
Mourant pour mon parti, mon trépas serait doux,
Autant qu'il le serait si je mourais pour vous !

CLORINDE.

1100 Si je m'arrête au sens que ce discours expose,
Je puis beaucoup sur toi.

TANCREDE.

Vous pouvez toute chose.
Vos désirs sont pour moi des ordres absolus,
Quelle preuve en faut-il ?

CLORINDE.

Il faut ne m'aimer plus.

TANCREDE.

C'est ce que me défend l'état où je me trouve,
Ce qui détruit l'amour n'en peut être une preuve :
1105 Commandez-moi plutôt d'affronter le trépas,
Tout m'est possible hormis de ne vous aimer pas !

CLORINDE.

Mais quel est ton espoir ? Sais-tu bien que mon âme
Veut toujours être libre ?

TANCREDE.

Oui, mais je sais Madame,
Que l'effet ne suit pas toujours notre souhait,
1110 Et que souvent on aime en dépit qu'on en ait :
Mon espoir est fondé sur votre résistance,
L'Amour aime à forcer qui se met en défense ;
Plus un coeur lui résiste et plutôt il l'abat.

CLORINDE.

Hé bien pour vaincre mieux je fuirai le combat,
1115 Et pour ôter tout lieu de me pouvoir surprendre,
Je ne prétends jamais ni te voir ni t'entendre,
Adieu.

TANCREDE.

Veillez souffrir encor ; mais elle fuit,
Et j'ai déjà perdu sa trace dans la nuit.
Qui me vient aborder ?

SCÈNE II.

Arsace, Tancrede.

ARSACE.

Ô Ciel !

TANCREDE.

Quel soin te presse ?
1120 Parle que cherches-tu ?

ARSACE.

Clorinde ma maîtresse.
Le Camp a pris l'alarme et j'appréhende fort
Qu'elle n'ait rencontré la prison ou la mort ;
Et d'un péril égal sans avoir l'âme émue
Je viens apprendre ici ce qu'elle est devenue !

TANCREDE.

1125 Quiconque a le bonheur d'être à cette beauté,
Doit savoir qu'où je suis il est en sûreté :
Clorinde a fait retraite avec un soin extrême,
Suis ses pas et dis-lui seulement que je l'aime.

ARSACE.

Que lui dirai-je encor ?

TANCREDE.

Je te l'ai déjà dit,
1130 Va, dis-lui que je l'aime, et cela me suffit.

ARSACE.

Il passe vers le camp, retournons à la ville,
La nuit rend maintenant ma retraite facile :
Mes soins doivent cesser ; mais n'aperçois-je pas
Quelque guerrier armé qui tourne ici ses pas ?
1135 Mais ou mon âme encor prend de fausses alarmes,
Ou je connais Clorinde à l'éclat de ses armes.

SCÈNE III.
Clorinde, Arsace.

CLORINDE.

C'est Arsace.

ARSACE.

Ah Madame ! Où courez-vous ainsi ?

CLORINDE.

Achever un dessein qui n'a pas réussi.
Je dois porter la flamme à ces hautes machines,
1140 Sur qui tous les Chrétiens ont fondé nos ruines.
Ismène l'enchanteur propice à mes desseins,
A fait cette grenade et l'a mise en mes mains ;
Mais j'ai mal pris mon temps, et sans rien entreprendre,
Les Chrétiens m'ont d'abord réduite à me défendre :
1145 Et leur nombre eût sans doute accablé ma valeur,
Sans les soins que Tancrède a pris à ma faveur ;
Puisque enfin je me trouve et libre et sans blessure,
Je veux tenter encor cette haute aventure.

ARSACE.

1150 Quoi rentrer au péril, lorsque vous en sortez,
Madame, le malheur suit les témérités !

CLORINDE.

Tous tes conseils ici me sont peu nécessaires,
La Fortune est toujours propice aux téméraires.

ARSACE.

Consultez.

CLORINDE.

Tes raisons ne peuvent m'arrêter.
Il est heure d'agir et non de consulter.

ARSACE.

1155 Dans un trop grand péril ce dessein vous engage ?

CLORINDE.

Oui, le péril est grand ; mais moins que mon courage.

ARSACE.

Mais vous pouvez périr, on peut vous accabler ?

CLORINDE.

Oui, oui, je puis périr ; mais je ne puis trembler.
J'ois du bruit, qui va-là ?

SCÈNE IV.

Hermine, Clorinde, Arsace.

HERMINE.

Je m'estime perdue !

1160 Je suis...

CLORINDE.

Qui que tu sois répons, ou je te tue.

HERMINE.

C'est la voix de Clorinde et ses armes aussi !

CLORINDE.

Parle ?

HERMINE.

Je suis Hermine.

CLORINDE.

Ô Ciel Hermine ici !

Qui t'a fait déguiser ?

HERMINE.

Une étrange disgrâce ;

Mais soyons sans témoins.

CLORINDE.

Éloignez-vous Arsace.

HERMINE.

1165 Souffre qu'il aille dire à Tancrede à l'instant,
Que seul en cet endroit un étranger l'attend.

CLORINDE.

Arsace entendez-vous l'ordre qu'elle vous donne ?

ARSACE.

Oui Madame.

CLORINDE.

Allez donc faire ce qu'elle ordonne.

Arsace sort.

HERMINE.

Ta rencontre en ces lieux jointe à notre amitié,
1170 M'oblige à ne me pas découvrir à moitié,
Tu sais bien que mon père était Roi de Syrie,
Qu'il perdit à la fois la couronne et la vie ;
Et que Tancrède alors portant partout l'effroi,
Força notre palais et se saisit de moi ;
1175 Mais apprends qu'à ma vue il fit enfin le brave,
Si je fus sa captive, il devint mon esclave :
Et cessant d'être libre en se trouvant vainqueur,
Il prépara des fers seulement pour son cœur.
De son amour enfin j'eus des preuves certaines,
1180 Pour marquer ses liens, sa main brisa mes chaînes :
Et sachant mes désirs bien loin d'y résister,
Jusques en cette ville il me vint escorter.
Ce fut lors qu'à mon âme Amour se fit connaître.
Mon cœur devint captif, quand je cessai de l'être :
1185 Et Tancrède voulant m'ôter des fers si beaux,
Bien loin de les briser, m'en donna de nouveaux.

CLORINDE.

Quoi tu l'aimes ?

HERMINE.

Je l'aime et me suis résolue
De lui parler ici sans en être connue,
De sonder ses désirs, et s'il n'aime que moi,
1190 De lui rendre justice en lui donnant ma foi.

CLORINDE.

Quoi sa religion n'a donc rien qui t'étonne ?

HERMINE.

J'abhorre ce qu'il croit ; mais j'aime sa personne !

CLORINDE.

Hermine considère !

HERMINE.

Alors qu'on aime bien,
Clorinde un jeune cœur ne considère rien.

CLORINDE.

1195 Puisqu'en vain je m'oppose à ce dessein étrange,
De nos armes au moins nous devons faire échange :
Celles que dessus moi Tancrède vient de voir,
Si tu veux t'en charger pourront le décevoir ;
Et parlant sous mon nom en baissant ta visière,
1200 Tu sauras s'il persiste en son amour première.

HERMINE.

Ce conseil me ravit.

CLORINDE.

Si l'effet suit mes vœux
Il peut être à la fois utile à toutes deux.
Tes armes sans éclat me rendront inconnue,
Dedans une entreprise où je crains d'être vue.

HERMINE.

1205 J'entends quelqu'un qui marche.

CLORINDE.

Arsace fait ce bruit.
Avez-vous vu Tancrède ?

SCÈNE V.

Arsace, Clorinde, Hermine.

ARSACE.

Oui Madame, il me suit.

CLORINDE.

Croit-il que ce soit moi qui doive ici l'attendre ?

ARSACE.

Il vous croit en danger, et vient pour vous défendre,
Tout armé comme il est, il s'avance à grands pas.

CLORINDE.

1210 Arrêtez-le, et surtout ne le détrompez pas.

SCÈNE VI.
Arsace, Tancrede.

ARSACE.

De s'avancer ici je l'entends qui se presse,
Seigneur en cet endroit vous verrez ma maîtresse.

TANCREDE.

Pour la trouver plutôt marchons diligemment.

ARSACE.

1215 Elle viendra se rendre ici dans un moment :
N'allez pas plus avant, Clorinde le désire,
Je reste par son ordre ici pour vous le dire.

TANCREDE.

C'est assez j'obéis et n'irai pas plus loin :
Mais de quelque secours n'a-t-elle pas besoin ?

ARSACE.

1220 Seigneur de son salut ne soyez point en peine,
Elle est hors de péril et votre crainte est vaine.

TANCREDE.

Obligez-moi du moins de ne me point celer,
Quel sentiment l'oblige à me vouloir parler ?
Veut-elle encor accroître ou flatter mon martyre,
Ne m'en direz-vous rien ?

ARSACE.

1225 Je n'ai rien à vous dire,
C'est un secret que seule elle peut déclarer,
La voici : par respect je vais me retirer.

SCÈNE VII.

Tancrede, Hermine couverte des armes de

TANCREDE.

C'est Clorinde avançons ?

HERMINE, à part.

Ma crainte ici redouble,
Et sa vue en mon âme excite un nouveau trouble.

TANCREDE.

1230 Votre retour m'est doux, objet rempli d'appas,
Soit qu'il me soit propice ou ne me le soit pas :
Je n'eus jamais l'orgueil de prétendre à vous plaire,
Vous aimer et vous voir est tout ce que j'espère :
Et malgré vos rigueurs vous comblez mon espoir,
Puisque je puis ici vous aimer et vous voir.

HERMINE, à part.

1235 Il me parle d'amour ? Il m'a donc reconnue ?

TANCREDE.

Mes ennuis les plus grands cessent à votre vue.

HERMINE.

Mais me connaissez-vous ?

TANCREDE.

Oui pour une beauté,
Qui fait voir des appas jusques dans sa fierté :
Je sais que parmi nous le Ciel vous fit descendre,
1240 Pour donner de l'amour et pour n'en jamais prendre :
Et que de la Nature aussi bien que des Cieux,
Vous n'eûtes en naissant rien de doux que les yeux.

HERMINE.

On se laisse souvent tromper par l'apparence,
Et l'on est quelquefois aimé sans qu'on y pense.
1245 Espérez ?

TANCREDE.

Que j'espère ! Ô Ciel qu'ai-je entendu !
Un bonheur est plus grand, moins il est attendu,
Et mon Coeur interdit de cette grâce insigne,
Vous est plus obligé, moins il s'en trouve digne.

HERMINE.

Un amant bien fidèle est digne d'être aimé.

TANCREDE.

1250 Quel soupçon de ma foi pourrait être formé,
Quiconque est votre amant ne peut être infidèle,
Dès qu'on a vu Clorinde, on ne peut aimer qu'elle.

HERMINE.

Vous aimez donc Clorinde ?

TANCREDE.

En pouvez-vous douter !
Je l'aime d'une ardeur qui ne peut s'augmenter.
1255 Comme il n'est point d'éclat que sa beauté n'efface,
On ne peut voir d'amour que mon feu ne surpasse :
Clorinde est sans égale et Tancrede enchanté,
Est enfin en amour ce qu'elle est en beauté.

HERMINE, à part.

Ces mots passionnés m'outragent jusqu'à l'âme :
1260 Mais n'avez-vous jamais ressenti d'autre flamme ?

TANCREDE.

Mon coeur que jusqu'ici l'on n'a pu surmonter,
N'avait rien que Clorinde au monde à redouter :
Ses fers ont tant d'éclat que j'ai l'âme trop vaine
Si je crois mériter une si belle chaîne ;
1265 Mais croyez que Clorinde est seule en l'Univers,
Qui puisse mériter de me donner des fers !

HERMINE.

À me désespérer ce perfide s'obstine ;
Mais n'avez-vous jamais soupiré pour Hermine ?
J'ai su que l'aimiez.

TANCREDE.

Qui vous l'a fait savoir
1270 Est, ou déçu lui-même, ou veut vous décevoir.
Je ne l'aimai jamais, le peu qu'elle a de charmes,
Était quand je la vis tout noyé de ses larmes :
Et croyant ne devoir l'affliger qu'à moitié,
Je lui rendis des soins seulement par pitié.

HERMINE.

Le premier vers, à part.

1275 Peut-on jamais souffrir de plus cruels outrages !
Hermine eût de vos feux d'assez grands témoignages !
Votre amour fut la fin de sa captivité,
En faveur de vos fers elle eût la liberté.

TANCREDE.

1280 Pour elle ma froideur fut par là confirmée,
M'en serais-je éloigné si je l'avais aimée ?
Je l'aurais conjurée en la méprisant moins,
De souffrir mon amour, mon respect et mes soins ;
Mais trouvant son humeur importune et sévère,
Je pris un beau prétexte afin de m'en défaire.

HERMINE.

1285 Quel aveu juste Ciel et quelle indignité !

TANCREDE.

Que m'apprend ce murmure adorable beauté !
Ah sans doute il m'apprend que ma gloire est extrême !
Lorsqu'on paraît jaloux, on témoigne qu'on aime
Qu'en dois-je croire enfin ?

HERMINE.

1290 Que tu t'abuses fort,
Que je t'abhorre plus que l'on ne hait la mort :
Que tu n'es qu'un ingrat, que ma haine implacable
Comme ta lâcheté n'eut jamais de semblable,
Que mon courroux pour toi ne doit jamais finir,
Et te méprise trop pour te vouloir punir.
1295 Adieu.

TANCREDE.

Souffrez qu'au moins je puisse vous répondre ;
Mais l'ingrate m'accuse et fuit pour me confondre !
Ô Ciel fut-il jamais revers plus imprévu !
De tout raisonnement je me sens dépourvu.
Un changement si prompt doit seulement m'instruire
1300 Qu'il n'est rien d'assuré dans l'amoureux empire ;
Qu'Amour aime à mêler le bien avec le mal,
Et comme il est enfant qu'il n'est jamais égal :
Ses plus rares faveurs sont toujours inconstantes ;
Mais quoi ne vois-je pas nos machines brûlantes ?

SCÈNE VIII.
Arimon, Clorinde, Tancrede.

ARIMON.

1305 Oui traître de ta main j'ai vu partir le feu,
Ta fuite et tes détours te serviront de peu,
Mon bras en ce moment punira ton audace.

CLORIN DE, le blessant.

C'est ainsi que je sais répondre à qui menace.

ARIMON.

Je suis mort !

TANCREDE.

Arimon est tombé sans chaleur,
1310 Il faut que je partage ou venge son malheur :
Après son meurtrier marchons en diligence.

Diligence : Activité qui nous fait
porter avec promptitude à exécuter
notre devoir, ou nos desseins. [F]

CLORINDE.

Je vois pour m'arrêter Tancrede qui s'avance,
Si je me fais connaître il ne me nuira pas ;
Mais je ne veux devoir mon salut qu'à mon bras,
1315 Il faut que je l'attende et que je l'embarrasse :
Parle qui donc es-tu qui me suis à la trace ?

TANCREDE.

Je suis un homme armé qui par un juste effort
T'apporte en même temps et la guerre et la mort.

CLORINDE.

Je ne fuis point la guerre et l'accepte sur l'heure :
1320 Mais sois certain qu'il faut que la mort te demeure.

TANCREDE.

Je vais te faire voir par de sanglants effets,
Que je sais bien donner tout ce que je promets.

CLORINDE, ils se battent.

Quel amant eut jamais un dessein plus étrange ;
Mais je me sens blessée, il faut que je me venge.

TANCREDE.

1325 Ce n'est rien, ce n'est rien, je n'ai que commencé.

CLORINDE.

C'est à moi à moi d'achever ?

TANCREDE.

Ah Ciel je suis blessé !

CLORINDE.

Ce n'est rien, ce n'est rien, ma blessure funeste
Te doit coûter encor tout le sang qui te reste.

TANCREDE.

1330 Ô toi qui que tu sois, contre qui je me bas
Diffère d'un moment ta perte, ou mon trépas !
Et si dans ce combat où l'honneur nous engage
Les prières encor peuvent être en usage :
Pour accroître ma gloire ou flatter mon malheur,
Instruis-moi de ton nom comme de ta valeur.
1335 Je ne connais que trop que de notre querelle
Aux jours de l'un de nous la fin sera mortelle ;
Fais-moi connaître avant ou l'un ou l'autre sort,
Quel bras doit honorer ma victoire ou ma mort.

CLORINDE.

1340 Cette grâce pour toi serait peu favorable,
Sois certain que je porte un nom si redoutable,
Qu'en te le prononçant malgré tous tes desseins,
Les armes à l'instant te tomberaient des mains ;
Mais je crains ta faiblesse et j'ai trop de courage,
Pour te vouloir combattre avec quelque avantage :
1345 Mon coeur peut sur lui seul son espoir établir,
Et pour te vaincre mieux ne veut pas t'affaiblir ;
Ne prends points d'autres soin que ceux de te défendre,
Défends-toi de mon bras et sois content d'apprendre,
Que de ces hautes tours l'embrasement soudain
1350 Est un coup fortuné de cette même main.

TANCREDE.

Sache qu'à te punir cet aveu me convie,
Et qu'il ne doit pas moins te coûter que la vie.

CLORINDE.

Ah ce coup est mortel et ma vigueur s'abat !

TANCREDE.

1355 Il chancelle, hâtons la fin de ce combat,
Je suis vainqueur, il tombe.

CLORINDE.

Ah c'est ce que j'ignore !
Tu n'es pas mon vainqueur puisque je vis encore,
Achève et tu sauras si mon coeur est vaincu,
Qui n'a pu l'être au moins tandis qu'il a vécu.

TANCREDE.

1360 Que la Victoire ami me soit plutôt ravie,
Que de l'avoir au prix d'une si belle vie !
Ton courage me charme et mon inimitié
Se laisse vaincre aux traits d'une juste pitié,
C'est moi qui suis vaincu.

CLORINDE.

Cette pitié nuisible
Me fait mieux que tes coups cesser d'être invincible,
1365 La Victoire est à toi, ta générosité
Triomphe malgré toi de toute ma fierté,
Et le sort qui m'outrage au moins me fait connaître,
Qu'il me donne un vainqueur qui mérite de l'être !

TANCREDE.

1370 L'espoir de ton salut nous peut encor rester,
Ce casque t'embarrasse et je vais te l'ôter.

CLORINDE.

Ma blessure est mortelle, et ta peine impuissante.

TANCREDE, il ôte son casque.

Juste ciel ! C'est Clorinde !

CLORINDE.

Oui Clorinde mourante !
Tu restes interdit Tancrede, et je connais,
Que le coup dont je meurs te blesse autant que moi ;
1375 Mais perds cette douleur qui m'est injurieuse,
Pour regretter ma perte elle est trop glorieuse.
Je meurs ; mais je connais que ce coup inhumain,
Ne me pouvait venir d'une plus belle main.
Oui j'estime Tancrede et mon âme déçue
1380 Ne l'eût point estimé s'il ne m'eût point vaincue.
Mon coeur qui ne se plaint ni de toi ni du sort,
Te pardonne aisément ma défaite et ma mort :
Le reste de mon sang s'écoule avec ma vie,
Je meurs ; mais je ne puis mourir ton ennemie.
1385 Adieu...

TANCREDE.

Clorinde meurt par le fer que je tiens,
Et mes jours ne sont pas finis avec les siens !
La clarté par les coups à Clorinde est ravie,
Et sa perte n'est pas de la mienne suivie !
Enfin Clorinde expire et mon perfide coeur
1390 N'a pas assez d'amour pour mourir de douleur !
Quoi cette main si prompte aux actions barbares,
Cette main si cruelle à des beautés si rares,
Après de ma maîtresse avoir hâté la fin,
N'a pas encore osé punir son assassin !

- 1395 N'a pas osé commettre un acte de Justice.
Ah c'en est trop il faut que ce coup me punisse...
Mais l'horreur des amants et l'effroi des humains,
Qui dans un sang si pur vient de tremper ses mains,
Après avoir porté sa rage sans seconde
- 1400 Jusqu'au sein le plus chaste et le plus beau du monde.
Et mis une beauté qu'il adore, aux abois,
Pour sa punition ne mourra qu'une fois !
Non, non, n'achève pas ce sanglant sacrifice,
Tancrède ingrat, ta vie est ton plus grand supplice :
- 1405 Contemple cet objet de ton coeur adoré,
Qu'au sort de ton amour ton bras a massacré !
Vois ces beaux yeux auteurs de tes flammes premières,
Dont tes efforts sanglants ont éteints les lumières !
Regarde le débris d'un chef-d'oeuvre si beau,
- 1410 Et dans chaque regard trouve un trépas nouveau !
Et vous ô derniers coups d'une main adorable,
Blessures retenez le sang de ce coupable !
C'est finir son tourment que terminer son sort,
Et vous lui feriez grâce en lui donnant la mort !
- 1415 Mais quoi vous vous ouvrez ; en vain je vous convie,
Pour prolonger mes maux de prolonger ma vie !
Pour venger ce beau sang du Corps dont vous partez,
Vous vomissez le mien à flots précipités :
Déjà ma voix s'abat, mes faiblesses redoublent,
- 1420 Mes pas sont chancelants, mes yeux mourant se troublent :
Et cédant à l'effort des dernières douleurs,
Mon coeur par un soupir m'avertit que je meurs :
Vous de tant de beautés chers et tragiques restes,
Beau corps à qui mes jours ont été si funestes
- 1425 Permettez en perdant mon crime avec le jour,
Que la mort nous unisse au défaut de l'Amour.

Il tombe auprès du corps de Clorinde.

ACTE V

ARMIDE ET RENAUD. TRAGI-COMÉDIE en Machines.

SCÈNE I.

ARMIDE suspendue en l'air.

Ministres dont les soins sont mes plus fortes armes,
Démons à me servir engagés par mes charmes !
Changez ces lieux couverts et de sang et de pleurs,
1430 En une île agréable et couverte de fleurs.

Le théâtre se change en une île délicieuse où l'on peut passer par un pont magnifique, Armide descend en même temps et continue à parler.

Et vous à qui je dois les hautes connaissances
De la plus assurée et noble des sciences,
D'un Art qui quand je veux trouble et calme les mers,
Et fait pâlir les Cieux, ou trembler les enfers ;
1435 Noble Éspirit d'Hidraot qui sous des myrtes sombres
Jouissez du repos dont jouissent les Ombres,
Quittez pour me venger ces noirs et tristes bords
Et pour nuire aux vivants, abandonnez les morts.
Quarante chevaliers que j'avais avec peine
1440 Pris entre les Chrétiens et puis mis à la chaîne,
Par le jeune Renaud le plus fier des humains,
M'ont été hautement ravis d'entre les mains.
J'aspire à la vengeance et j'en flatte mon âme,
Rien n'est plus agréable à l'esprit d'une femme ;
1445 Et plus son impuissance invite à l'outrager,
Plus pour elle il est doux de se pouvoir venger.
Je vous conjure donc Ombre qui m'êtes chère,
Par les Ondes du Styx que tout l'Enfer révère,
Par le Cercle d'Hécate et ses trois divers noms,
1450 Et par le noir trident du Prince des Démons,
Pour aux jours de Renaud faire ensemble la guerre,
De sortir à l'instant du centre de la Terre.

Styx : fleuve des Enfers.

Trident : Sceptre que les poètes mettent à la main de Neptune, qui est en forme d'une fourche à trois dents.
[T]

Hécate : Activité qui nous fait porter avec promptitude à exécuter notre devoir, ou nos desseins. [L]

La terre s'ouvre et l'Ombre d'Hidraot en sort.

SCÈNE II. L'Ombre d'Hydraot, Armide.

L'OMBRE.

Tu me vois prêt Armide à suivre tes désirs,
L'Enfer prend avec moi part à tes déplaisirs.
1455 Il craint que de Renaud la valeur sans égale
À tous ses partisans ne se rende fatale,
Et ce jeune Chrétien peut dire sans erreur,
Qu'il a jusqu'aux Enfers porté de la terreur ;
Mais les Démons enfin sont tous d'intelligence,
1460 Pour hâter avec toi sa perte et ta vengeance.

ARMIDE.

L'offense est pour moi seule et me doit engager
À prendre seule aussi le soin de me venger.
Renaud sera puni, mais puni par mes armes,
Sa rencontre est le bien que j'attends de mes charmes ;
1465 Mais l'ayant rencontré ma main seule en effet,
Doit réparer le tort que la sienne m'a fait.

L'OMBRE.

Ce sentiment est juste, et je te viens apprendre
Qu'à l'instant en ces lieux Renaud se viendra rendre,
Et loin que ton courroux lui donne de l'effroi,
1470 Qu'il a de t'aborder même désir que toi.

ARMIDE.

Même désir que moi qu'il a tant offensée ?

L'OMBRE.

Il a même désir et non même pensée,
Tu cherches à le perdre, il cherche à t'acquérir :
Tu veux percer son Coeur lorsqu'il veut te l'offrir,
1475 Il est atteint pour toi d'une ardeur sans mesure :
J'ai fait entre ses mains rencontrer ta peinture,
Son coeur jeune et bouillant s'est enflammé d'abord ;
Mais d'un feu qui ne doit éclairer que sa mort.

ARMIDE.

Sa passion me nuit, le trépas lui doit plaire,
1480 S'il lui vient d'une main que l'Amour lui rend chère :
Ma haine dans sa mort n'aura rien d'éclatant,
Il mourra de ma main ; mais il mourra content.
Je souhaite sa mort ; mais sa mort inhumaine :
Il meurt sans châtement s'il expire sans peine.
1485 La Mort ne punit point quand elle a des appas,
Et s'il meurt impuni je ne me venge pas.

L'OMBRE.

Pourvu qu'il meure enfin cela te doit suffire,
La Mort est de tous nos maux le dernier et le pire.
Et de quelque façon qu'on se sente outrager,
1490 Perdre son ennemi c'est toujours se venger.

ARMIDE.

Renaud paraît : allez par quelque adresse utile,
L'engager à passer sans suite dans cette île,
Ce lieu pour ma vengeance est propre au dernier point.

L'OMBRE.

Je te vais contenter ; mais ne te montre point.

Armide se cache derrière quelques arbres et L'Ombre passe sur le pont et se rend sur le devant du Théâtre où Renaud paraît avec son écuyer.

SCÈNE III.

Renaud, Agis, L'Ombre.

RENAUD, tenant une boîte de portrait.

1495 Cesse Agis de combattre une flamme invincible ;
Je voudrais l'étouffer ; mais il m'est impossible.
Tous les raisonnements ne sont pas de saison,
Mes sens dans leur désordre engagent ma raison ;
Armide est idolâtre, Armide est criminelle,
1500 Elle est mon ennemie enfin ; mais elle est belle,
Ses défauts sont cachés par ses charmes puissants
Et ma Raison ne voit que ce qu'ont vu mes sens.
Cesse par tes discours en cette solitude,
De troubler de mon coeur la douce inquiétude.
1505 Mes pensers amoureux ici m'ont fait venir,
Et fourniront assez de quoi m'entretenir.
Dieu que cette île est belle, et ce pont magnifique
Sachons-en les secrets de cet homme rustique.
Quelle est cette île ami.

L'OMBRE.

Ces mots me font juger
1510 Seigneur qu'assurément vous êtes étranger.
Il n'est point dans l'Asie île plus renommée,
L'entrée aux Étrangers n'en est jamais fermée ;
Et pour peu que votre âme aime les nouveautés,
Vous ne passerez point sans en voir les beautés.

RENAUD, passe sur le pont.

1515 Suis donc mes pas, Agis !

L'OMBRE, arrêtant Agis.

Si tu n'es las de vivre
Qui que tu sois demeure et garde de le suivre,
Cette île est enchantée et par de dures lois
L'on n'y peut sans danger passer deux à la fois.

*Agis veut passer et le pont se brise dans le moment qu'il veut mettre
le pied dessus.*

AGIS.

N'importe. Ah Ciel ! Le pont tout à coup vient de fondre
1520 Ce succès de tout point commence à me confondre,
Ce doit être l'effet d'un magique pouvoir.
Plût au Ciel que l'auteur à mes yeux se fît voir.

L'OMBRE.

C'est moi, que prétends-tu ?

AGIS.

Ce que je prétends traître !
Te perdre, ou te forcer de me joindre à mon maître.

L'OMBRE.

1525 Quoi mortel impuissant tu m'oses menacer,
Toi que d'un souffle seul je pourrais terrasser :
Oui de ce pont brisé la chute est mon ouvrage,
Et si de Renaud seul j'ai souffert le passage :
1530 Sache que ce sera malgré tout son effort
Un passage pour lui de la vie à la mort.

AGIS.

La crainte de ton art n'a rien qui me retienne
Et ta perte du moins précèdera la sienne.

*Il met l'épée à la main, et lorsqu'il en veut frapper l'Ombre, elle
rentre dans la terre et Agis ne frappe que l'air.*

Ciel d'un pareil prodige a-t-on ouï parler !
Je frappe et tous mes coups ne rencontrent que l'air.
1535 Le charme est surprenant qui l'a fait disparaître :
Mais cherchons quelque endroit pour rejoindre mon maître.

SCÈNE IV.

RENAUD, dans l'île enchantée.

Ce gazon que cette eau vient baiser doucement,
Semble ici m'inviter à rêver un moment.

Il se couche sur un gazon.

Flore : Déesse des fleurs dans la mythologie romaine.

1540 Île délicieuse où l'aimable Zéphyre
Dedans le sein de Flore avec langueur soupire,
Séjour de mille appas que ce fleuve charmant
Ceint d'un continuel et mol embrassement,
Pour rendre ici ma joie et parfaite et solide,
Rien ne vous manquerait si vous aviez Armide ;
1545 Mais par l'effet d'un charme amoureux et nouveau
Quand je ne la vois pas, je ne vois rien de beau.

Zéphyre comporte un e final pour le rime avec soupire.

Il regarde le portrait d'Armide.

Chef-d'oeuvre où l'art fait voir par sa douce imposture
Les plus aimables traits qu'ait formés la Nature.
Belle Cause des maux qui me sont préparés
1550 Vous avez des appas dignes d'être adorés :
Ce qu'Armide a de beau, vous l'avez en partage ;
Mais quoi d'Armide enfin vous n'êtes que l'image,
Et je ne trouve en vous malgré mes justes vœux,
Que l'image du bien qui me peut rendre heureux !
1555 Pour Armide à mes yeux vos traits vous font paraître ;
Mais Armide est sensible et vous ne pouvez l'être !
Et vous ne pouvez l'être ! Oui Portrait précieux !
Mais c'est possible en quoi vous lui ressemblez mieux.
Je conçois peu d'espoir et j'ai de justes craintes
1560 Qu'Armide comme vous sera sourde à mes plaintes,
Et que cette beauté dont je crains le courroux
Ne sera pas pour moi plus sensible que vous ;
Mais qui cause dans l'onde une rumeur soudaine ?
Un Triton sort du fleuve avecque une sirène :
1565 Ils paraissent tous deux disposés à chanter,
Leur dessein me surprend ; mais il faut écouter.

SCÈNE V.

Un Triton, une Sirène, Renaud.

UN TRITON et UNE SIRENE chantent.

1570 Il faut aimer,
C'est un destin inévitable
Il n'est point de coeur indomptable
Que l'Amour ne puisse charmer ;
Mais surtout quand on est aimable.
Il faut aimer.

RENAUD.

Tous mes sens enchantés de cet air agréable
Sont contraints de céder au sommeil qui m'accable.

Renaud s'endort et le Triton et la Sirène continuent à chanter.

UN TRITON et UNE SIRENE chantent.

1575 Que de plaisirs,
Amour fait trouver dans ses chaînes
Ses rigueurs les plus inhumaines
Font pousser de charmants soupirs,
Et ses maux causent moins de peines
1580 Que de plaisirs.

SCÈNE VI.

Armide, Renaud.

ARMIDE.

Allez retirez-vous, Renaud est endormi,
Et je veux sans secours perdre cet ennemi.

Le Triton et la Sirène se plongent dans le fleuve et Armide continue.

C'est maintenant qu'il faut que cette âme indomptée
Succombe sous les coups d'une femme irritée ;
1585 L'heure fatale arrive où Renaud doit périr,
S'il ouvre encor les yeux c'est pour se voir mourir,
Et son sommeil est moins dans ce péril extrême,
Le frère de la mort que la mort elle-même ;
Assouvissons nos sens du plaisir précieux
1590 Que la vengeance inspire aux esprits furieux.
Je vais perdre un amant ; mais en vain à ma rage
Son coeur trop criminel oppose mon image,
Loin d'épargner son coeur, je percerais le mien,
S'il empêchait mes coups d'aller jusques au sien.

1595 Je sais bien qu'il n'est point de peine plus funeste
Que de se voir aimer d'un objet qu'on déteste :
L'Amour à la pitié veut toujours engager ;
Et comme tout mon bien consiste à me venger,
Son Amour n'est pour moi qu'une nouvelle offense,
1600 Puisqu'elle ose vouloir m'arracher ma vengeance ;
Mais je me puis venger doublement à mon tour,
En punissant Renaud je punirai l'Amour.
Détruisons son Empire au coeur de ce perfide !
Vengeons-nous de tous deux...

*Comme elle lève le bras pour frapper Renaud d'un dard qu'elle tient,
l'Amour paraît en l'air.*

SCÈNE VII.

L'Amour, Armide.

L'AMOUR.

Arrête, arrête Armide !

ARMIDE.

1605 Et qui donc es-tu toi ? Qui troubles mes désirs.

L'AMOUR.

Je suis fils du désordre et père des plaisirs,
C'est moi dont la puissance infinie et féconde
Soutient ce qui subsiste aux Cieux et dans le Monde.
J'anime la Nature, ou pour mieux m'exprimer,
1610 Je t'apprends que je suis le Dieu qui fait aimer.

ARMIDE.

Par quel droit prétends-tu traverser ma vengeance ?
Toi de qui j'ai toujours méprisé la puissance.
Le Dieu qui fait aimer en dépit de ses traits,
N'a rien à commander à qui n'aima jamais.

L'AMOUR.

1615 Si tu n'aimas jamais, tu peux aimer encore.
Ma flamme dans ton coeur malgré toi peut éclore :
La source de la vie est l'effet de mes feux,
Sur tous les corps vivants je puis ce que je veux :
Et quand je laisse un coeur dedans l'indifférence
1620 C'est mon désir qui manque et non pas ma puissance ;
Mais enfin il est temps que tu suives ma loi.
Tu t'es voulu venger de Renaud et de moi,
Et je viens animé fortement à te nuire,
Défendre contre toi Renaud et mon Empire.

ARMIDE.

1625 Quoi tu me veux défendre ici de me venger ?

L'AMOUR.

Oui ; mais de tes tourments c'est là le plus léger,
Je veux pour te punir par un supplice extrême
Te donner de l'Amour pour ton ennemi même.

ARMIDE.

Moi ! De l'amour pour lui ! Perds cette vanité,
1630 Tout ton pouvoir dépend de notre volonté.
Pour te vaincre il ne faut que se vouloir défendre,
L'on n'a jamais d'amour qu'autant qu'on en veut prendre ;
Enfin quoi qu'en effet tes ordres rigoureux
Puissent dessus mon coeur j'y puis encor plus qu'eux,
1635 Et loin que pour Renaud mon âme soit émue,
Il faut que je me venge et qu'il meurt à ta vue.

L'AMOUR.

Ce trait te va punir et lui sauvant le jour,
T'apprendra qu'il n'est rien d'impossible à l'Amour.

Il s'envole en lui tirant une flèche.

SCÈNE VIII.

Armide, Renaud.

**ARMIDE, arrachant la flèche qui lui est demeurée
dans le sein.**

Ô Ciel ! Mais de ce coup l'atteinte est trop légère
1640 Pour garantir Renaud des traits de ma colère,
Et dussé-je en périr je me plains peu du sort ;
Puisque j'ai de la vie assez pour voir sa mort.

RENAUD, rêvant.

Je ne fuis point vos coups, non...

ARMIDE.

Il rêve.

RENAUD.

Inhumaine !

Je ne puis jamais vivre avecque votre haine,
1645 Et contraint d'expirer, j'aime mieux recevoir
La mort de votre main que de mon désespoir !

ARMIDE.

Si ma main par ta mort peut remplir ton attente,
Tu mourras satisfait et je vivrai contente.
Reçois le coup... Mais Dieux ; quel tremblement soudain
1650 Me saisit à la fois et le coeur et la main !

Quel mouvement s'oppose en mon âme alarmée
 Au cours de la fureur dont je suis animée,
 Et quel charme plus fort que mes enchantements
 Soulève contre moi mes propres mouvements !
 1655 Quoi de mon ennemi je souffre ici la vue ;
 Et loin de redoubler ma haine diminue ?
 L'Objet qui l'augmentait, ne sert qu'à l'amoindrir,
 Et ce qui m'irritait commence à m'attendrir ;
 D'où vient que de mes sens la révolte inhumaine
 1660 En faveur de Renaud ose trahir ma haine,
 Et que mes yeux malgré mon furieux désir,
 L'observent avec soin et même avec plaisir ?
 Avec plaisir ! Mes yeux vous font donc cet outrage,
 Transports impétueux de vengeance et de rage,
 1665 Et vous n'empêchez pas ces guides de mon coeur
 De voir notre Ennemi sans peine et sans horreur ;
 Mais quoi j'adresse en vain cette plainte pressante,
 Aux restes impuissants de ma fureur mourante ?
 Tout mon courroux s'éteint et dans mon lâche coeur
 1670 Je ne sens que faiblesse et ne sens plus d'ardeur !
 Plus d'ardeur ! Ah que dis-je en vain je dissimule,
 D'une ardeur forte encor je sens bien que je brûle ;
 Mais hélas cette ardeur qui me brûle à son tour
 Ne vient plus de la haine, elle vient de l'Amour.
 1675 Renaud dont le mérite est plus fort que mes charmes,
 Tu triomphes d'Armide elle te rend les armes,
 Et nul péril ne doit te donner de terreur
 Ayant pu triompher d'une femme en fureur,
 Je sens bien que ta gloire à ma honte s'augmente,
 1680 Et que ton ennemie enfin est ton amante :
 L'Amour qui me punit cesse ici d'être doux,
 J'ai toute sa tendresse et lui tout mon courroux :
 Et par le prompt effet d'un changement étrange
 Au lieu de me venger j'aime, et l'Amour se venge.
 1685 Sa vengeance est pourtant imparfaite en ce point
 Qu'il me punit d'un trait, qui ne me déplaît point :
 Je hais ma liberté quand je reçois sa chaîne
 Et je fais mes plaisirs de ce qu'il fait peine.
 Tous ses maux ont toujours des charmes pour nos coeurs,
 1690 Et si ses maux sont doux, quelles sont ses douceurs ?
 Si ta justice Amour égale ta puissance
 Fais cesser ta colère avec que mon offense,
 Mon crime est maintenant expié par tes feux,
 Après m'avoir punie, exauce au moins mes vœux :
 1695 Je te veux consacrer les restes de ma vie,
 Mon coeur d'autres plaisirs ne conçoit plus d'envie :
 Transporte-nous tous deux pour vivre sous ta loi,
 Dans des lieux interdits à tout autre qu'à toi.

L'Amour paraît en l'air suivi de quatre Amours.

SCÈNE IX.

L'Amour, Armide, Renaud, quatre petits Amours.

L'AMOUR.

1700 Tes vœux sont exaucés et je suis prêt Armide
Dans un monde inconnu de te servir de guide,
Vous qui m'obéissez, Dieux des contentements,
Amours, sous ma conduite enlevez ces amants.

Les quatre petits Amours descendent sur le Théâtre et deux ayant pris Renaud, et les deux autres Armide, ils les enlèvent sous la conduite de l'Amour.

SCÈNE X.

La Fleur, la Roque.

LA FLEUR, sortant de la place en désordre, où il a été assis depuis le second Acte.

Ma fille est morte ô Ciel !

LA ROQUE, l'abordant.

Vous l'allez voir descendre,
Et son enlèvement vous devait moins surprendre.

LA FLEUR.

1705 On peut être surpris par un semblable effet.

LA ROQUE.

De nos essais enfin êtes-vous satisfait ?

LA FLEUR.

Oui, chacun a bien fait dans tous ses personnages,
Je consens avec joie à vos trois mariages :
Votre art dans ces essais m'a paru noble et doux,
1710 Et votre sort enfin doit faire des jaloux.
Si votre troupe un jour a la gloire de plaire,
Au plus auguste ROI que le Soleil éclaire,
Au PRINCE sans égal qui possède à la fois
Ce que séparément ont eu les plus grands Rois,
1715 Et qui portant partout sa Valeur sans seconde,
Ne doit la voir borner que des bornes du Monde.

FIN

Extrait du Privilège du Roi.

Par Grâce et Privilège du Roi, en date du 16. Juin 1657, signé Guitonneau, il est permis à GUILLAUME DE LUYNE, Marchand Libraire, de faire imprimer, vendre et débiter une pièce de Théâtre intitulée la Comédie sans Comédie, pendant le temps de cinq ans entiers et accomplis, et défenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs et autres, de la faire imprimer, vendre ni distribuer, d'autre impression que celle du dit De Luyne, sur peine de deux livres d'amende, confiscation des Exemplaires, et de tous dépens, dommages et intérêts, comme il est plus amplement porté par lesdites lettres.

Les Exemplaires ont été fournis.

Registré sur le Livre de la Communauté le 7. Juillet 1657.

Signé BÉCHET.

À PARIS, Chez GUILLAUME DE LUYNE, Libraire Juré, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Justice.

Achevé d'imprimer le dernier Juillet 1657.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].